

Thème au programme 2020-2021 : la force de vivre

Sujet 2021

« Donner du sens à sa vie est le meilleur moyen de survivre, de se reconstruire après une épreuve, de déployer pleinement tout notre potentiel vital pour grandir en humanité. »

Frédéric Lenoir, *Vivre ! dans un monde imprévisible*, Fayard, 2020 (pp. 90-91)

En quoi cette affirmation vous permet-elle d'approfondir votre réflexion sur la force de vivre et votre lecture des œuvres au programme, *Les Contemplations* (livres IV et V) de Victor Hugo, *Le Gai Savoir* (préface et livre IV) de Friedrich Nietzsche et *La Supplication* de Svetlana Alexievitch ?

Bilan d'ensemble

Le bilan de la session 2021 est honorable. Les copies de la plupart des candidats témoignaient en effet d'un travail de préparation sérieux et d'une volonté de réussir tout à fait louable. Le jury a lu très peu de dissertations indigentes ou trop brèves. La maîtrise du programme s'est révélée, dans l'ensemble, satisfaisante, ce qui confirme la tendance constatée lors de la session 2020. Cela est d'autant plus remarquable que les étudiants qui se sont présentés au concours cette année ont vu leur préparation perturbée, pendant deux années scolaires successives, par la crise sanitaire. Le jury salue donc avec plaisir leur engagement dans l'épreuve de composition française, ainsi que la grande qualité du travail de leurs préparateurs.

Au fil des sessions cependant, certaines lacunes demeurent, sur lesquelles il y a lieu d'attirer d'emblée l'attention, avant de revenir de façon circonstanciée sur les différentes étapes de l'exercice. Ces lacunes concernent, au premier chef, l'analyse du sujet et la problématisation, c'est-à-dire l'introduction, à laquelle le jury invite les futurs candidats à accorder tout le soin nécessaire dès le stade du brouillon, et dont la qualité est en recul. Les manques sont d'autant plus inquiétants que la citation retenue ne semblait pas devoir poser de difficultés importantes. L'énoncé, plutôt court, était assez aisément compréhensible — au moins en première lecture. Pourtant, trop de candidats ont versé dans les mêmes ornières que lors des sessions antérieures : omission d'une partie de la citation, explication insuffisante voire quasi-absente des notions-clés, focalisation sur une ou plusieurs notions au détriment de la totalité signifiante, raccourcis, recompositions hasardeuses à partir de quelques termes, entraînant une modification substantielle de la thèse de l'auteur, indifférence à l'organisation du propos. Or, pour réussir une dissertation, il faut prendre le sujet au sérieux, c'est-à-dire considérer qu'il offre matière à penser, ne pas se contenter d'une lecture hâtive et superficielle, et se méfier des fausses évidences : le sens n'est jamais transparent, immédiatement donné, il est à construire, et on ne saurait se passer de ce travail d'élaboration. Les candidats doivent se persuader que les meilleures notes sont toujours attribuées aux copies dans lesquelles on a fait l'effort de réfléchir honnêtement au sujet *dans son ensemble et dans sa spécificité*, sans le ramener artificiellement à un sujet plus connu ou déjà traité en cours, et que cette réflexion doit être menée dès l'introduction. Insuffisamment analysé, le sujet a aussi été, dans nombre de copies, insuffisamment problématisé : trop souvent, les candidats se sont contentés de le reprendre à la forme interrogative, et n'ont pas pris la peine d'en dégager l'enjeu. En analysant convenablement une citation, on se met en mesure de repérer les tensions qu'elle recèle et d'identifier la ou les questions qu'elle fait naître : ces deux étapes sont solidaires. Et comme l'analyse, la problématisation se construit.

Il faut la déduire du sujet, qui n'est en aucun cas l'expression brute d'un problème. Nous donnons dans la suite de ce rapport plusieurs exemples d'introductions dont nous espérons qu'ils permettront aux futurs candidats d'améliorer leurs travaux.

Il nous faut aussi signaler que cette session a été marquée par un fléchissement de la qualité de l'argumentation – qu'on espère temporaire. Car pour des étudiants qui ne sont ni littéraires ni philosophes, la dimension argumentative de l'épreuve de composition française est un enjeu majeur. Elle permet de faire valoir des compétences transversales, lesquelles entrent pour beaucoup dans l'évaluation. Rappelons qu'un développement se conçoit comme une démonstration : il faut donc veiller à ne pas se contredire, au niveau des thèses, des arguments et des exemples, et à produire un raisonnement cohérent, doté d'un point d'aboutissement précis. Cela exige une rigueur toute scientifique.

Un travail de fond sur le programme, la pratique régulière de l'exercice de la dissertation et la mobilisation des connaissances et des lectures au service du traitement de la citation proposée sont les clés de la réussite. Les travaux de la session 2021 confirment que celle-ci est à la portée de tout candidat sérieux et conséquent, et que lorsqu'on maîtrise bien les œuvres, on peut produire en trois heures des réflexions très pertinentes et très riches.

Bilan détaillé

I. Introduction

I. 1. Bilan de correction : quelques améliorations, mais des difficultés persistantes

Les introductions de la session 2021 ont donné quelques motifs de satisfaction. Le jury a apprécié la variété des amorces, signe d'un effort d'appropriation personnelle du thème au programme. Les accroches se sont en effet moins souvent présentées comme la reprise plus ou moins motivée d'une citation ayant vraisemblablement fait l'objet d'une dissertation au cours de l'année. On a moins substitué l'accroche proposée au sujet à traiter. L'amorce, pourvu qu'elle ait été explicitement rattachée à l'énoncé par le candidat, a ainsi pu jouer son double rôle : amener la citation, et éveiller l'intérêt. Plus globalement, les introductions ont gagné en cohérence. L'ordre des différentes composantes, malmené lors de la session précédente, a été respecté. Les étapes – amorce, citation intégrale du sujet, analyse et reformulation, problématique, rappel du programme, annonce du plan – étaient mieux délimitées : les candidats ont évité l'écueil consistant à mêler analyse et problématisation en associant à une question chaque élément de commentaire. Les composantes de l'introduction tendaient également à être mieux corrélées, bien qu'il reste des progrès à faire en la matière. Enfin, sur un plan strictement formel, on a lu moins d'introductions fragmentées en paragraphes. Le jury se réjouit de ces avancées.

Le jury s'inquiète en revanche de ce que l'analyse et la problématisation demeurent en-deçà des attentes, la qualité des copies de la session 2021 étant même, à cet égard, inférieure à celle de la session précédente. La faiblesse, voire l'absence, des analyses était d'autant plus décevante que la citation retenue était abordable. Les candidats avaient la possibilité de l'examiner de façon très attentive. À l'orée de l'énoncé, l'expression cruciale « donner du sens à sa vie » n'a pas été suffisamment élucidée. Nombre de candidats lui ont conféré une interprétation très restrictive, considérant qu'il s'agissait seulement de se fixer des objectifs, voire de rationaliser son existence (cf. exemple d'introduction n° 2 ci-dessous). Certains ont énuméré dans un inventaire hétéroclite différents sens possibles à donner à son

existence, se gardant d'expliciter la notion de sens elle-même. Beaucoup ont lu le sujet rapidement, remplaçant « donner » par « chercher » ou « trouver », « du sens » par « un sens », « sa vie » par « la vie ». À l'autre extrémité du propos de Lenoir, l'idée de « grandir en humanité », qui en constituait le point culminant, a été régulièrement négligée, voire omise. La notion d'humanité n'était pourtant pas absente des œuvres au programme¹. Dès lors, certains candidats ont compris que « déployer pleinement tout notre potentiel vital » revenait à vivre de façon instinctive, comme des animaux, alors qu'il s'agit au contraire de devenir un homme digne de ce nom et capable de vivre parmi les hommes. La partie centrale de l'énoncé a souvent retenu l'essentiel de l'attention. Mais elle a été gauchie, « le meilleur moyen de survivre » devenant « le seul moyen » d'y parvenir, et la gradation sur laquelle elle repose n'a pas toujours été identifiée. Enfin, comme lors des années passées, certains candidats ont sélectionné des notions de la citation et l'ont réécrite à leur gré : Lenoir affirmerait ainsi que l'épreuve donne du sens à la vie.

Un sujet mal analysé ne peut être problématisé à bon escient. La polarisation sur les expressions « survivre », « se reconstruire après une épreuve », « déployer notre potentiel vital » a conduit les candidats les moins rigoureux à poser une problématique beaucoup trop générale. Ils se sont ainsi demandé s'il était possible de surmonter les épreuves, négligeant totalement le « moyen » précis proposé par Lenoir pour le faire : ils sont restés à la périphérie du sujet. Parfois même on a objecté à l'auteur que « survivre » n'est pas « vivre », isolant arbitrairement le premier verbe et oubliant que la survie n'est que le point de départ du cheminement vertueux que le don du sens initie. Au contraire, les candidats les plus avisés ont compris qu'il y avait lieu de questionner les apports du sens à la force de vivre. Mais pour être pertinente, la problématique devait encore respecter le propos de Lenoir, qui n'affirme nullement l'univocité du sens, comme l'indique l'emploi de l'article partitif « du ». En d'autres termes, opposer à l'auteur qu'un sens immuable amoindrit la force de vivre porte à faux. Enfin, la problématique devait être construite. Or, on déplore de nouveau cette année beaucoup trop de problématiques reprenant le sujet ou sa reformulation sous forme interrogative (par exemple : « En quoi donner un sens à sa vie permettrait de trouver la force de vivre ? ») ou multipliant les questions sans faire le lien entre elles ni ressaisir clairement l'enjeu (« Peut-on donner un sens à sa vie ? Le sens n'est-il pas dans l'épreuve ? La souffrance ne donne-t-elle pas un sens à notre vie au lieu de nous déconstruire ? La véritable force n'est-elle pas la vie elle-même ? »). Dans ce dernier cas, la problématique était parfois confondue avec l'annonce du plan.

Finalement, le jury a souvent eu le sentiment que les candidats ne se mettaient véritablement à réfléchir au sens précis et aux enjeux de la citation que dans le développement. Cela pose la question de la fonction que revêt l'introduction à leurs yeux. Loin d'être une formalité à expédier avant d'entrer dans le vif du sujet, elle constitue le socle sans lequel un raisonnement pertinent ne saurait être mené. Peut-être aussi faut-il améliorer la qualité du travail au brouillon, en s'imposant de respecter le temps nécessaire à la réflexion préalable à la rédaction malgré la durée contrainte de l'épreuve.

¹ *Les Contemplations*, « Trois ans après » (IV, III, v. 50 et 96), « Écrit en 1846 » (V, III, v. 406) et « Ponto » (V, XI, v. 23) ; *Le Gai Savoir*, préface (3^{ème} partie, p. 30) et aphorisme 337 (L'« humanité » à venir). Dans *La Supplication*, on trouve plutôt l'adjectif « humain » (par exemple p. 33 : « Mais j'avais envie de poser aussi d'autres questions, sur le sens de la vie humaine, de notre existence sur Terre », et p. 51 : « On ne vit pas comme des êtres humains selon la loi divine »), et la question de la déshumanisation est fondamentale. Les références données dans ce rapport renvoient, pour *Le Gai Savoir* et *La Supplication*, aux éditions prescrites, et pour *Les Contemplations*, à l'édition GF des Livres IV et V (présentation d'Esther Pinon).

I. 2. Conseils et pistes de résolution

Rappelons, compte tenu de ce qui précède, les indications fournies dans les précédents rapports : analyser un sujet consiste non seulement à expliciter ses notions-clés, mais encore à déterminer sa logique, c'est-à-dire la façon dont ces notions s'enchaînent, de manière à établir la signification de l'ensemble cohérent et spécifique qu'il constitue et à repérer les questions qu'il soulève.

I. 2. a. Analyse

La première lecture du sujet doit permettre sa compréhension générale. Cette vue d'ensemble délimite le champ de la réflexion et fixe les repères utiles pour ne pas s'égarer ensuite dans le détail de l'interprétation. Saisir le propos de l'auteur dans sa globalité, identifier l'idée qu'il cherche principalement à défendre (ou, le cas échéant, à contester) est en effet d'un grand secours pour éviter de se focaliser sur tel ou tel aspect de la citation, au détriment de la thèse. Il était tout à fait possible de comprendre, en première approche, que Frédéric Lenoir identifie une ressource privilégiée non pas seulement pour surmonter une épreuve, mais, plus largement, pour nourrir une force de vivre qu'il envisage dans trois de ses dimensions : « survivre », « se reconstruire », et « déployer pleinement tout [son] potentiel vital ». Cette prise de vue initiale contribuait à établir avec certitude et sans artifice le lien entre la citation et le programme, ainsi que le requérait la consigne (« En quoi cette affirmation vous permet-elle d'approfondir votre réflexion *sur la force de vivre* et votre lecture des œuvres au programme ? »). Les candidats qui ont obtenu les meilleurs résultats sont ceux qui ont identifié d'emblée, puis placé au cœur de leur travail la « méthode » — pour reprendre le terme trouvé dans certaines copies — prônée par Lenoir : « donner du sens à sa vie ». Comme l'ont noté les candidats légitimement soucieux de préciser les intentions de l'auteur, le propos s'apparentait à un conseil. Certains l'ont du reste rattaché, dans leur amorce ou dans leur analyse, au domaine du « développement personnel ».

Toutefois, la citation à étudier, malgré son apparente évidence, n'est nullement marquée par la superficialité qu'on prête parfois à ce champ de la psychologie, et à laquelle on l'a réduite dans quelques travaux sans faire l'effort d'en peser les termes. Dans un second temps, il convient en effet de relire l'énoncé, autant de fois que nécessaire, pour préciser le sens et la progression des idées. Rares sont les candidats à avoir compris que « donner du sens à sa vie » pouvait admettre deux interprétations non exclusives l'une de l'autre : ébaucher une direction, et une signification. La première piste a été privilégiée dans la plupart des dissertations, sans que l'orientation temporelle, l'élan vers l'avenir ne soit nécessairement explicités (dans l'exemple d'introduction n°3 ci-dessous, le candidat tend au contraire à effectuer cette clarification) : il a été en général question de but, d'objectif, de tâche ou de mission contribuant à la survie ou à la reconstruction. Pourtant, « donner du sens à sa vie » revient à conférer à son existence, soit sur le moment, soit dans son ensemble, une signification qui la justifie en même temps qu'elle est susceptible de lui donner un cap. Les candidats les plus attentifs ont remarqué que cette démarche est « active et personnelle », pour citer l'un d'entre eux : le sujet crée le sens, bien loin de le recevoir passivement et de se conformer à un système de pensée — ce qui n'exclut pas d'ailleurs qu'il puisse faire sienne telle ou telle interprétation de l'existence, telle ou telle spiritualité. Le sens pourra donc varier selon les individus, et selon le moment de la vie. À ce stade de l'analyse, après avoir expliqué l'expression liminaire, il était loisible de proposer un ou deux exemples (ne pas trahir ses valeurs — les candidats ont souvent pensé à l'amour ; accomplir une mission qu'on s'est donnée...), mais ces exemples ne devaient en aucun cas tenir lieu d'analyse.

L'intérêt du propos de Lenoir réside dans la polyvalence du moyen à mettre en œuvre. C'est aussi là que se situe, comme nous le verrons bientôt, l'un des points de tension de la thèse. En effet, « donner du sens à sa vie » permet d'avoir la force de rester en vie, de résister lorsqu'on est en butte à l'adversité – résistance morale plus que biologique. Cela contribue également à ranimer la force de vivre après qu'on a été détruit, moyennant un réaménagement de soi. Il est ici question de résilience : nombre de candidats l'ont bien compris. Bien plus, cela donne toute son étendue à une force de vivre qui n'existe d'abord qu'en puissance, virtuellement, ainsi que l'indique l'expression « potentiel vital », dans la perspective d'une croissance qui fait devenir pleinement homme. La logique du sujet est donc celle d'une gradation, et non, comme on l'a lu dans certaines copies, d'une « agradation ». À défaut de connaître ce terme d'analyse qui n'était pas nécessairement attendu, les connecteurs ou le lexique employés pouvaient suffire à montrer que l'enchaînement des idées était déterminé (cf. dans l'exemple 2 d'introduction ci-dessous l'expression « décrire de façon graduelle », ou dans l'exemple 3 les connecteurs « non seulement... mais »).

L'enjeu ultime du processus développé par Lenoir est de devenir plus humain. La force de vivre fait donc accéder aux qualités qui sont le propre de l'homme. La formulation implique l'existence de degrés : au fil d'une trajectoire ascendante, l'homme franchit des étapes qui le conduisent vers une humanité plus forte. Sans prétendre fixer de définition, il était possible de s'aviser qu'humanité a pour synonymes bonté, compassion, bienveillance, ou altruisme. « Grandir en humanité » peut alors signifier manifester son appartenance au genre humain par les relations éthiques entretenues avec ses semblables. Mais le propre de l'homme se reconnaît à d'autres facultés, comme celle de penser, ou celle de donner du sens, comme l'a très pertinemment écrit un candidat, ajoutant fort à propos que telle est la raison pour laquelle « donner du sens à sa vie » est « le meilleur moyen », comparativement à d'autres, d'étayer la force de vivre. Précisons enfin que cette croissance en humanité n'implique pas l'existence d'une norme : il ne s'agit pas nécessairement de se conformer à un idéal humain (par exemple, celui du sage), ou à un ensemble de vertus. « Grandir en humanité » peut en effet consister à développer au maximum ses propres capacités humaines en dépassant les limites révélées par l'épreuve : devenir « une meilleure version de soi-même », selon la reformulation maladroite et insuffisante trouvée dans certaines copies, dont les auteurs avaient au moins le mérite de ne pas omettre cette importante notion, ou encore, plus justement, « se surpasser en humanité ». Ainsi, de même que le don du sens est selon Lenoir personnel, la croissance en humanité est susceptible de prendre des formes différentes selon les individus. Pour mieux cerner le concept d'humanité, les candidats avaient du reste la ressource de le penser par opposition avec la déshumanisation décrite dans *La Supplication* : non seulement les victimes de l'accident sont traitées en pestiférées et séparées du reste de l'humanité – c'est donc que l'humanité engage le rapport à l'autre —, mais encore les liquidateurs sont employés comme des robots biologiques qui doivent effectuer des tâches absurdes sans poser de questions – être humain, c'est donc être doué de pensée et de conscience. Rappelons que bien qu'aucun exemple tiré des œuvres ne doive être cité en introduction ni utilisé en amorce, le programme a vocation à nourrir la réflexion préparatoire.

Au terme de l'analyse approfondie, l'énoncé doit être reformulé – et cette reformulation est destinée à figurer dans l'introduction, ce que les candidats ont trop souvent oublié. Une bonne reformulation montre au correcteur qu'on s'est approprié le sujet et présente l'avantage du retour à un point de vue plus global : le risque d'une problématisation trop myope est ainsi limité. Voici un exemple de reformulation acceptable, bien que l'expression et la logique de la citation puissent être améliorées : « Ainsi, pour Frédéric Lenoir,

construire une justification, un but à sa vie permet au mieux de développer sa force de vivre et sa résilience après une destruction intérieure. »

I. 2. b. Problématisation et problématique

Problématiser consiste à dégager ce qui, dans la citation, pose un problème : le verbe est dérivé du nom. C'est pourquoi il ne suffit pas de coiffer d'un point d'interrogation le sujet plus ou moins reformulé pour s'acquitter de cette tâche, en se contentant par exemple de se demander « en quoi donner un sens à sa vie permettrait de retrouver la force de vivre » : cela équivaut à une absence de problématisation. La problématisation peut, du reste, prendre une forme en partie affirmative. Il est des questions qui n'impliquent nulle discussion (celles introduites par « comment » supposent souvent une validation du sujet), et des affirmations qui pointent efficacement les enjeux. Un candidat écrit par exemple pour suggérer la difficulté de donner du sens : « alors que prophètes, philosophes et scientifiques n'arrivent pas à se mettre d'accord sur le sens de la vie, chaque individu devrait, pour trouver la force de vivre, donner du sens à sa propre vie... ». Un autre remarque, non sans ironie, que donner du sens à sa vie est « l'exhortation perpétuelle et inlassable des livres de développement personnel de notre décennie ». Cette formulation est tonique, et même polémique, mais la citation choisie cette année était de nature à éveiller l'esprit critique des candidats, au regard des épreuves ravageuses que les œuvres au programme évoquent. En effet, au cœur de la catastrophe, l'injonction à donner du sens peut sembler impossible à satisfaire, voire déplacée, et même scandaleuse : comment l'exiger, par exemple, des victimes de la catastrophe nucléaire de Tchernobyl ? Quelques candidats ont eu la bonne idée de faire référence au titre de l'ouvrage de Frédéric Lenoir, se demandant comment donner du sens « dans un monde imprévisible ». Il est loisible de s'interroger sur la précellence que l'auteur accorde à cette ressource, présentée dans l'énoncé, d'une façon qu'on pourra juger trop optimiste, comme une panacée, et de chercher à lui en opposer d'autres.

On le voit, la construction de la problématique s'appuie sur le repérage de discordances, entre l'énoncé et le programme, et entre les notions-clés de l'énoncé. Le « sens » n'est pas nécessairement compatible avec l'« épreuve ». Au contraire, celle-ci contraint, pour le moins, à revoir les objectifs qu'on s'était fixés. Elle inaugure une crise de la signification potentiellement durable, et peut ôter toute raison de vivre. L'épreuve renvoie donc à l'absurde. Du reste, comme certains candidats l'ont à juste titre indiqué, s'appuyant parfois sur Camus, le sentiment de l'absurde peut être éprouvé en dehors même de toute épreuve. Quel sens en effet est-il possible de conférer à une existence vouée à la mort ? Lui en attribuer revient peut-être à inventer ou à poursuivre des chimères rassurantes. Un candidat pose alors légitimement la question suivante : « n'est-ce pas se bercer d'illusions que de se réfugier dans une croyance infondée qui risque de voler en éclats à la moindre nouvelle épreuve ? » Il est vrai que Nietzsche nous a habitués à nous méfier des mirages du sens. Mais il nous invite également à créer nos propres valeurs, à suivre notre propre chemin. On peut dès lors faire valoir que « donner du sens à sa vie », même et peut-être surtout dans la pleine conscience de la précarité de toute signification et de tout but, nécessite déjà une certaine force, un déploiement ou un redéploiement du « potentiel vital », voire une certaine forme d'accomplissement humain, *a fortiori* dans le cadre d'une épreuve dont les auteurs montrent à quel point elle est susceptible de déshumaniser ceux qui y sont soumis. Cette objection repose sur une révision de la logique de la citation. Dans le propos de Frédéric Lenoir, la force est étayée par le don du sens, mais à la réflexion, il faut peut-être inverser les termes du problème – le don du sens requiert la force. Finalement, si le sens de notre existence nous échappe au moins partiellement, n'y a-t-il pas lieu de considérer, plus modestement, que la

force de vivre repose sur la *quête* du sens plutôt que sur son attribution ? Les candidats qui ont lu trop rapidement la citation, remplaçant « donner du sens » par « chercher du sens », se privaient d'emblée d'un tel dépassement !

En somme, il s'agit de se demander quelle est exactement la contribution de l'élaboration du sens au déploiement de la force de vivre. Mais on ne peut pas se contenter d'identifier sommairement l'enjeu : il faut construire le problème, en se fondant sur une analyse patiente du sujet, informée par la lecture du programme – bien que la référence aux œuvres, répétons-le, reste exclue dans l'introduction rédigée. Voici un exemple de problématisation convenable qui donnera aux futurs candidats une idée de l'ampleur à réserver à cette étape de l'introduction : « Mais si le sens est, comme le dit Frédéric Lenoir, la clé de la force de vivre, est-il toujours aussi simple à trouver ? Comment alors survivre et se reconstruire, comment grandir dans un monde où le sens semble avoir pris la fuite, nous laissant seul dans une incompréhension totale ? On pourra donc se demander dans quelle mesure la recherche du sens de sa vie a une incidence sur l'élan vital qui nous pousse à avancer. Trouver du sens doit-il être source de force de vivre ? Le sens ne doit-il pas plutôt découler de nos actions ? »

I. 3. Exemples d'introductions

Pour aider les candidats à mieux cerner les attentes du jury, et dans la mesure où une introduction se conçoit et s'évalue comme un ensemble cohérent, nous reproduisons ci-dessous quatre introductions lues lors de cette session, que nous assortissons de commentaires portant pour l'essentiel sur l'analyse et la problématisation. Toutes ces introductions respectent formellement la structure requise ; en revanche, la qualité de la réflexion n'est pas la même. Les différences entre les deux introductions jugées convenables sont en outre de nature à rappeler que le jury est ouvert à toute interprétation honnête, et n'espère pas des candidats qu'ils épuisent totalement, en trois heures, l'intégralité des possibilités de réflexion sur le sujet.

I. 3. a. Deux introductions insuffisantes

Exemple 1

« Le printemps est inexorable » dit le sénateur Sud-américain Pablo Neruda. On peut ici entendre que la vie, quoi qu'il arrive, continue son cours et que toujours, la nature et les hommes renaissent. Or, face aux épreuves de la vie, à l'adversité, l'homme peine parfois à repartir, à revivre. Donner du sens à sa vie semble être le point de départ de cette vie nouvelle où tout doit être reconstruit. C'est en tout cas l'idée que soutient Frédéric Lenoir lorsqu'il écrit : « Donner du sens à sa vie est le meilleur moyen de survivre, de se reconstruire après une épreuve, de déployer pleinement tout notre potentiel vital pour grandir en humanité. » L'auteur voit en la quête de sens une façon, la meilleure, de « survivre », c'est-à-dire de faire face, d'affronter, dans un premier temps, ce qui nous fait souffrir. Il s'agit ici de se ré-ouvrir au monde (champ lexical de l'ouverture : grandir, déployer) pour exprimer la totalité de son « potentiel vital », c'est-à-dire l'intégralité de ses ressources, ancrées au plus profond de chacun de nous. La quête de sens serait en fait le moyen de sortir d'un état de vide et de torpeur, léthal pour le corps et l'esprit, de sortir d'un état végétatif pour « grandir en humanité », pour vivre pleinement. Nous sommes alors amenés à nous demander dans quelle mesure la quête de sens permet aux hommes de sortir des moments les plus douloureux. Après avoir montré que le fait de donner du sens à sa vie permet véritablement de survivre à la douleur, nous verrons qu'il convient de ne pas s'abandonner dans cette quête de sens au risque de se perdre soi-même. Enfin nous analyserons les autres façons envisageables de surmonter et faire face à l'adversité. Nous appuierons nos propos sur *Les Contemplations*

(livres IV et V) de Victor Hugo, *Le Gai Savoir* (Préface et livre IV) de F. Nietzsche et *La Supplication* de A. Alexievitch.

Dès le début de l'analyse, le candidat substitue « quête de sens » à « don du sens ». Il n'explique jamais la signification qu'il donne à cette expression. La construction de l'énoncé n'est pas analysée : les trois dimensions de la force de vivre tendent à être confondues. Le sujet n'est pas réellement problématisé. L'annonce du plan ne tient pas compte de l'ensemble de l'énoncé ; la formulation de la thèse de la seconde partie manque de clarté ; la troisième partie ne repose sur aucune vraie progression dans la réflexion. L'erreur sur l'initiale du prénom de Svetlana Alexievitch est fâcheuse.

Exemple 2

Dans son roman *Les Croix de Bois*, Roland Dorgelès affirme : « Nous acceptons toutes les souffrances, mais laissez-nous vivre, rien que cela, vivre... Ou seulement le croire, jusqu'au bout, espérer toujours, espérer quand même. » Ainsi il met en lumière l'importance de l'espoir et du sens que l'on donne à notre lutte pour la vie dans notre capacité de résilience face aux épreuves dont la vie se compose. C'est dans le prolongement de cette idée que Frédéric Lenoir dira dans son œuvre *Vivre ! dans un monde imprévisible* : « Donner du sens à sa vie est le meilleur moyen de survivre, de se reconstruire après une épreuve, de déployer pleinement tout notre potentiel vital pour grandir en humanité. » Ainsi, l'auteur fait l'éloge de la rationalisation des épreuves dont se compose la vie. Il appuie sur son importance en décrivant de façon graduelle les étapes par lesquelles la rationalisation d'une expérience difficile nous permet de passer pour aboutir finalement au fait de « déployer » nos forces vitales. L'auteur nuance cependant ce processus en le qualifiant de « meilleure » façon de rebondir à la suite d'une épreuve. Il sous-entend ainsi la multiplicité des manières de tendre vers la résilience à la suite d'une épreuve difficile. Ainsi le fait de donner un sens à notre vie serait alors une étape essentielle nous permettant de mieux nous ancrer à nos forces vitales. La rationalisation de la vie serait-elle alors une étape nécessaire pour chaque homme afin d'accroître ses forces vitales et de s'ancrer à sa vie ? Nous verrons dans un premier temps que donner du sens aux épreuves de la vie permet de mieux se soumettre à leurs conséquences, puis nous évoquerons la pérennité fragile de ce détour par la raison, enfin nous parlerons de l'importance de s'affranchir des concepts qui régissent nos vies dans notre cheminement vers des forces vitales pérennes. Pour construire notre démonstration, nous nous appuyerons sur le corpus formé des œuvres : *Les Contemplations* de Victor Hugo, *Le Gai Savoir* de Nietzsche et *La Supplication* de Svetlana Alexievitch.

« Donner du sens à sa vie » reçoit ici une interprétation beaucoup trop restrictive et insuffisamment explicite : le candidat se répète sans préciser le contenu du terme « rationalisation ». L'idée de grandir en humanité est totalement omise. La problématique reprend la reformulation du sujet sous forme de question : elle est très insuffisante. Cette introduction est meilleure que la précédente dans la mesure où le candidat se montre attentif à la logique de la citation, mais il aurait fallu expliciter les « étapes » du « processus » identifié.

Deux introductions convenables

Exemple 3

- « — Je le devais.
- Je l'avais interdit.
- Je le devais tout de même. »

Dans la pièce de théâtre éponyme d'Anouilh, Antigone voit dans les rites funéraires à accorder à son frère un devoir qui lui permettra de supporter la perte. Frédéric Lenoir, dans *Vivre ! dans un monde imprévisible*, met des mots sur cette action : « Donner du sens à sa vie

est le meilleur moyen de survivre, de se reconstruire après une épreuve, de déployer pleinement tout notre potentiel vital pour grandir en humanité. » Il défend ainsi la possibilité de se remettre après l'expérience de la douleur, de la souffrance ou de la perte. Selon lui, cette guérison passe par la définition de nouveaux objectifs qui vont justifier un besoin puis une envie d'aller de l'avant, afin de revivre. Revivre non pas comme si rien n'était arrivé, mais revivre malgré tout, en dépit du passé et surtout en paix avec celui-ci. Ainsi, selon Frédéric Lenoir, l'épreuve permet, si la guérison a été raisonnablement menée, non seulement de survivre, mais d'accéder à une vie encore plus évoluée que celle qui était menée auparavant. Cependant, comment trouver un sens lorsque la vie porte ses coups les plus rudes ? Comment même vouloir revivre, ou vivre encore, après l'expérience inoubliable de la douleur ? Est-ce alors possible de se reconstruire, d'aller de l'avant, quand l'épreuve coupe tout élan ? Si cette survie, cette nouvelle vie est possible, peut-elle vraiment permettre d'atteindre un état de vie plus intense, quand tant a été perdu ? Et donc : dans quelle mesure la construction humaine d'un sens permet-elle non seulement de se reconstruire soi, mais aussi de se surpasser dans son humanité ? Pour répondre à ces questions, nous nous fonderons sur l'étude des trois œuvres au programme. Dans ses *Contemplations*, parues en 1856, Hugo raconte les épreuves qu'il a endurées et les voies de guérison qu'il a empruntées. Nietzsche, dans *Le Gai Savoir*, dévoile les idées qu'il juge essentielles et nous invite à entrer dans le tourbillon de la vie. Enfin, *La Supplication*, de Svetlana Alexievitch, nous donne à lire les mots de ceux qui ont tout perdu à cause de Tchernobyl, hormis leur vie. Nous commencerons notre étude en étudiant la possibilité d'accéder à une nouvelle vie après l'épreuve par la recherche de sens, puis nous verrons en quoi cette reconstruction prônée par l'auteur est hautement problématique. Pour finir, nous discuterons de la nécessité de se mettre en mouvement peut-être plus que de donner un sens.

Le candidat analyse avec concision l'essentiel de la citation, inscrivant à juste titre la méthode proposée par Frédéric Lenoir dans une dimension temporelle : « la définition de nouveaux objectifs » permet d'« aller de l'avant », différemment. Il reformule la citation en explicitant la logique (« non seulement... mais »). L'effort de problématisation est réel : le candidat articule les questions qu'il pose (« même », « alors ») et les ressaisit dans une interrogation globale (« donc »), pleinement justifiée par la problématisation précédente. Un ancrage plus précis de l'analyse dans la lettre de l'énoncé aurait été souhaitable, mais cette introduction engageante témoigne dans l'ensemble d'une réflexion honnête.

Exemple 4

Survivant des camps de concentration, Jorge Semprun tient ces propos dans *L'écriture ou la vie* (1994) : « Je n'ai que ma mort, mon expérience de la mort, pour dire ma vie, l'exprimer, la porter en avant. Il faut que je fabrique de la vie avec toute cette mort. » Au sortir de l'épreuve, l'homme en est hanté ; Semprun l'est d'autant plus que son épreuve, c'est la rencontre avec la mort. Et pourtant, c'est sur cette épreuve qu'il déploie son écriture : pour survivre, pour vivre, il se sent le besoin de donner du sens à ce qu'il a vécu, en couchant ce vécu sur le papier, en le transformant en mots, des mots qui cette fois relèvent d'un choix. De même, Frédéric Lenoir affirme la puissance du sens, pas nécessairement donné à l'épreuve vécue mais à la vie en général. Il formule en 2020 cette idée dans *Vivre ! dans un monde imprévisible* : « Donner du sens à sa vie est le meilleur moyen de survivre, de se reconstruire après une épreuve, de déployer pleinement tout notre potentiel vital pour grandir en humanité. » Lenoir offre ici un conseil à l'homme, une méthode qui permet de « survivre », de vivre après un événement terrible, qui peut être destructeur pour l'homme puisqu'il s'agit de « se reconstruire. » Cette méthode consiste à « donner du sens », c'est-à-dire à trouver

une signification, voire une justification – à quoi ? À sa souffrance, mais à son existence aussi, pour transformer cette existence en vie et l’homme en humain, en libérant de manière totale (« pleinement, tout ») un « potentiel vital » — une force qui pousse à la vie, qui fait « grandir ». Mais donner du sens est une entreprise si personnelle qu’il est presque étrange d’en faire un conseil universel. De plus, cela implique que la signification d’une chose ne lui est pas intrinsèque, qu’elle peut être accordée, choisie même par chaque homme d’une manière différente. Le processus de recherche d’un sens est-il pertinent pour accroître sa force de vivre ? Si la justification d’un événement peut permettre de dépasser son caractère intolérable, être constamment dans la recherche – celle d’un sens qui n’existe peut-être pas - peut détourner l’homme de ce qu’est vraiment la vie. Plutôt que de « donner du sens » pour survivre, peut-être vaut-il mieux alors créer du sens de par l’action de vivre. Nous tenterons de répondre à cette question au travers de l’étude des *Contemplations* (livres IV et V) de Victor Hugo (1856), de *La Supplication* de Svetlana Alexievitch (1997), et de la préface et du livre IV du *Gai Savoir* de Friedrich Nietzsche, publié en 1882.

Le sujet est clairement et précisément analysé. La progression du propos de Frédéric Lenoir est respectée et les notions-clés sont reformulées. La problématisation est moins aboutie. Le candidat fait l’effort d’interroger l’énoncé, mais tend à revenir à l’analyse : il indique que « la signification [...] peut être choisie par chaque homme d’une manière différente » sans expliciter le problème que cela peut éventuellement soulever. Dès lors, la question finalement posée (« Le processus de recherche d’un sens est-il pertinent pour accroître sa force de vivre ? ») ne découle pas de ce qui précède. Néanmoins, l’annonce du plan montre que l’enjeu est bien déterminé.

II. Développement

II. 1. Remarques et conseils portant sur l’ensemble du développement

Bien que les analyses et la problématisation se soient trop souvent situées, même dans de bonnes copies, en-deçà des attentes du jury, les candidats sont assez régulièrement parvenus, au fil du développement, à illustrer la citation au moins partiellement et à envisager certaines limites, plus rarement à prolonger la réflexion pertinemment. Que les idées mûrissent au fil des trois heures dévolues à l’épreuve de composition française est tout à fait compréhensible et même souhaitable : on ne peut que s’en féliciter — sans accepter pour autant que l’introduction manque de consistance. Le jury se réjouit en outre d’avoir lu très peu de copies hors sujet : les travaux les moins réussis traitaient le sujet de façon limitée, ou en déplaçaient l’enjeu, faisant par exemple tourner l’argumentation autour de l’épreuve plutôt que du sens. On a également apprécié les efforts fournis par les candidats pour conférer à leurs propos une structure au moins apparente : les copies étaient plus soignées dans l’ensemble que l’an dernier, même si des variations importantes existaient entre les travaux. La consigne élémentaire de l’organisation en paragraphes était en général respectée.

Toutefois, cette structure formelle ne correspondait pas nécessairement dans les travaux à une cohérence de fond, et les candidats doivent absolument veiller à améliorer la rigueur de leurs raisonnements. Il faut ainsi, au minimum, ne pas s’affranchir du principe de non-contradiction, principe logique s’appliquant aussi en mathématiques. Comment entraîner l’adhésion du correcteur lorsque dans deux parties successives sont défendues une thèse, puis son exact opposé ? Dans certaines copies, on montrait ainsi dans un premier temps à quel point les auteurs ou les témoins parviennent à donner sens à leur existence, pour affirmer dans un deuxième temps l’impossibilité totale de conférer une quelconque orientation – mais

dans ce cas, qu'a-t-on finalement prouvé ? L'énumération, dans la troisième partie, d'autres moyens de surmonter l'épreuve, sans aucune hiérarchisation, augmentait encore la confusion.

Il faut également s'efforcer de ne pas perdre le fil de l'argumentation au gré des exemples et des idées développées, au sein des grandes parties ou au sein des sous-parties. Il y a donc lieu d'accorder la plus grande attention à la précision et à la propriété des notions employées, et de s'interdire les substitutions hasardeuses que nous avons déjà mentionnées (« chercher » ou « trouver » pour « donner », par exemple). On a encore pu constater cette année une forme de dérive argumentative dont les précédents rapports faisaient déjà état : dans un même paragraphe, l'argument change considérablement au fil de la rédaction. Pour le dire de façon schématique, le candidat part de l'argument a, dont l'exemple 1 l'éloigne significativement et qui devient un autre argument b ; après un second exemple, l'argument b se transforme lui-même en un argument c, lequel a peu de rapport avec le précédent, et aucun avec l'argument initial. Le correcteur est alors en droit de considérer la démonstration comme invalide. L'exemple doit prouver l'argument et permettre de l'approfondir. Il y a donc toujours lieu de se demander en quoi il le prouve et l'enrichit, et de le préciser. Il faut au contraire s'empêcher de l'utiliser comme une transition d'une idée à l'autre, dans un paragraphe écrit au fil de la plume. Il y a aussi lieu de faire le lien entre les exemples, dont on attend qu'ils soient confrontés et non juxtaposés : on déconseillerait volontiers aux candidats d'avoir recours au connecteur « de même ». Deux exemples ne sont jamais strictement identiques, il y a toujours une nuance à établir, voire un contraste. Est-il nécessaire de redire ici qu'on attend au moins deux exemples par sous-parties, tirées d'œuvres différentes ? Certains candidats confondent encore les sous-parties et les œuvres, remplaçant l'argument par la généralisation de l'exemple qu'ils ont choisi, isolant ce qu'il faudrait, dans une dissertation comparée sur programme, mettre en lien, et proposant pour toute argumentation une succession d'exemples.

Puisque la cohérence du raisonnement tient aussi à la liaison des parties et des sous-parties, il faut absolument bannir les structures énumératives (« premièrement, deuxièmement, troisièmement... »), et s'efforcer d'établir entre les idées des articulations qui dépassent cette simple addition – des liens de cause à effet (« ainsi, donc »), de renchérissement (« bien plus, de surcroît »), d'opposition (« pourtant, mais »). La dissertation n'est pas un catalogue : une liste de sens à conférer à son existence ne convainc guère quand aucune réflexion sur le sens n'est menée, pas plus qu'une liste de moyens à mettre en œuvre pour surmonter l'épreuve, quand on ne prend pas la peine de les comparer à la ressource proposée par Lenoir.

De façon plus générale, une mauvaise interprétation du sujet entraîne des erreurs de raisonnement et des faux débats. Les candidats qui conféraient à l'expression « donner du sens » une extension maximale (« donner du sens », dans certaines copies, revenait à se trouver des habitudes tout autant qu'à aimer) dérivait souvent vers des développements excessivement généraux sur les moyens de dépasser l'épreuve, puis sur la possibilité de la surmonter, perdant de vue la thèse de Frédéric Lenoir. Contre cet écueil, on rappellera deux conseils qui ne semblent pas très difficiles à appliquer : d'une part, établir et expliciter le lien entre les arguments défendus et la citation ; d'autre part, reprendre régulièrement les termes de l'énoncé dans le développement.

Enfin, dans un nombre assez significatif de copies, le plan retenu n'était pas satisfaisant. Quelques travaux présentaient un plan dont les grandes parties correspondaient aux éléments de la citation. Cette manière de procéder, même si le candidat intègre une forme

de discussion au fil du devoir, est rédhibitoire : la citation, totalité cohérente, doit être intégralement prise en compte dans chaque grande partie du travail. On s'est étonné de trouver, dans plusieurs dissertations, un plan de type chronologique, s'apparentant en définitive à un découpage de l'énoncé : on traitait d'abord de l'épreuve, de façon descriptive et parfois tautologique (l'épreuve fait souffrir !), puis de la manière de la surmonter, et enfin des leçons à en tirer. La question du sens n'émergeait ici en règle générale que dans un dernier temps, et la dissertation ne comportait aucun réel débat. Il faut donc revenir sur une évidence : on attend que les candidats examinent en quoi la thèse soumise à leur étude est fondée, mais aussi quelles sont ses limites ou ses conditions. En d'autres termes, les candidats qui s'exonèrent de la critique ne peuvent espérer obtenir un bon résultat.

S'il n'existe pas de plan type, force est de constater que certains cheminements sont plus efficaces, c'est-à-dire plus convaincants, que d'autres. Il est ainsi en général plus opérant de démontrer d'abord la validité de l'énoncé, car on conteste à meilleur escient ce qu'on a compris. Les sujets qui appellent une discussion en première partie sont le plus souvent paradoxaux : tel n'était pas le cas du sujet retenu cette année. Bien sûr, on a pu lire des copies satisfaisantes dans lesquelles les candidats commençaient par examiner en quoi l'épreuve renvoyait à l'absurdité de l'existence et semblait donc *a priori* fermer l'accès au sens, pour voir ensuite comment, malgré cette difficulté, donner du sens permettait de dépasser l'épreuve. Néanmoins, il reste plus prudent de faire apparaître la validité du sujet d'abord et de le discuter ensuite. On invite également les candidats à ne pas s'en tenir à cette discussion, mais à mettre à profit la troisième partie pour prolonger la réflexion plutôt que pour contester la citation de façon redondante : il s'agit d'envisager jusqu'au bout la question posée par la problématique. Ce prolongement peut aussi être amorcé dans le dernier argument de la seconde partie. Une telle démarche répond encore à une exigence d'efficacité : lorsque la dissertation se clôt sur l'antithèse, elle laisse un sentiment d'inachèvement, surtout quand celle-ci s'oppose à la thèse de façon schématique, voire contradictoire. La démonstration doit trouver un point d'aboutissement, qui peut prendre diverses formes et se déduit de son examen critique. Dès lors, il faut renoncer autant que possible à consacrer les deux dernières parties de la dissertation à la discussion – comme cela a trop souvent été le cas cette année – de manière à apporter une réponse réelle au problème posé par le sujet.

Il reste à souligner que la cohérence d'ensemble tient beaucoup à la qualité de la préparation au brouillon. Il faut avoir d'emblée un regard critique sur son propre travail, et se montrer prêt à reformuler un argument, ou à réaménager telle ou telle partie du plan si on s'avise que la solution initialement retenue n'est pas pertinente. Les modifications sont de mise non seulement au stade du brouillon, mais encore, le cas échéant, lors de la rédaction, mais il vaut évidemment mieux se mettre à composer en ayant conçu un plan bien charpenté, dont on a vérifié les jointures.

Les candidats trouveront des indications et conseils complémentaires concernant le développement aux pages 11 à 13 du rapport de la session 2020.

II. 2. Bilan de correction et pistes de résolution, partie par partie

II. 2. a. Défense et illustration de la citation

La règle d'or de la dissertation est de traiter tout le sujet et rien que le sujet. Dès lors, il n'était guère envisageable de consacrer une première partie à montrer que les épreuves renforcent, puisque telle n'est pas la thèse de Lenoir, et il l'était encore moins d'énumérer, dans une première sous-partie, les épreuves auxquelles les auteurs et les témoins de notre programme ont été confrontés. Les rappels biographiques ou historiques n'impliquent

nullement du reste une lecture approfondie du programme. La juxtaposition de sens à conférer à l'existence était plus en prise avec la citation, mais elle aboutissait à un traitement peu satisfaisant du point de vue de l'argumentation, et très partiel, dès lors que l'orientation ou la signification n'étaient pas corrélées aux trois dimensions de la force de vivre présentes dans l'énoncé. Les candidats qui ont opté pour ce plan additif – type de plan qu'il faudrait définitivement proscrire – illustraient surtout l'expression initiale, « donner du sens à sa vie », en s'éloignant parfois du sujet, démontrant par exemple qu'il y a lieu après l'épreuve de « retrouver du plaisir dans les choses simples de la vie », que la souffrance « permet d'en apprendre plus sur nous-même », ou même que pour revivre, il faut être capable de rire. Mais quel est le rapport entre le sens de l'humour et celui qu'on donne à son existence ? Enfin, certains candidats ont opté pour une argumentation *a contrario*, affirmant qu'il est difficile, voire inconcevable de vivre lorsque le sens fait défaut. Ce raisonnement était recevable, pourvu qu'il ne s'étende pas à l'intégralité de la première partie, et que les exemples employés ne soient pas redondants par rapport à la deuxième : il fallait donner un contenu positif précis à la thèse de Frédéric Lenoir. La démarche la plus judicieuse et la plus efficace consistait, comme beaucoup l'ont compris, à reprendre les termes de la gradation du sujet, en suivant et en explicitant la logique de renchérissement qui le caractérise. Mais une reprise purement formelle de ces éléments n'était évidemment pas suffisante : on attendait des candidats qu'ils mènent une véritable réflexion sur les notions. Dans les travaux les plus réussis, les trois aspects de la force de vivre étaient abordés, et les apports du sens étaient réellement pensés, de façon différentielle, et non simplement exemplifiés mécaniquement.

Il était ainsi possible d'accorder à Lenoir, dans un premier temps, qu'en conférant du sens à son existence, on lutte contre le malheur qui éprouve la résistance ou le courage, que le sens soit défini comme direction – objectif, mission, pour reprendre les reformulations les plus répandues – ou comme signification. Les candidats les plus avisés ont bien vu que le but qu'on se fixe nourrit la lutte contre l'adversité : il fournit une bonne raison de ne pas succomber à l'épreuve. Certains ont également fait valoir à juste titre qu'il aide à se projeter, au-delà de la souffrance présente, vers un avenir auquel on aspire : l'objectif est un cap dans la tempête. Beaucoup ont ici pensé aux combats de Victor Hugo, qui puise en effet dans la mission politique et sociale qu'il s'est assignée l'assurance de pouvoir triompher de toutes les épreuves, comme en témoignent par exemple les vers 400-413 d'« Écrit en 1846 », plus souvent cité – avec, parfois, des erreurs sur la date – que son post-scriptum, « Écrit en 1855 », au terme duquel le poète en exil oppose pourtant son contentement à toutes les vicissitudes. Les candidats ont aussi songé à Friedrich Nietzsche, qui fait face à la maladie au moyen de sa passion de la connaissance. Il fallait ici faire référence au texte, par exemple à la seconde partie de la préface du *Gai Savoir*, dans laquelle Nietzsche s'élève justement au-dessus de l'anecdote. Il s'y compare à un voyageur « qui projette de s'éveiller à une certaine heure » et qui, fort de ce dessein, peut « s'[abandonner] ensuite calmement au sommeil » (p. 27). De même, le philosophe se livre à la maladie dans la certitude que cette expérience vécue (*Erlebnis*) deviendra matière à expérimentation (*Experiment*), et qu'elle sera pour lui un « moyen de la connaissance » (aphorisme 324), au même titre que la vie tout entière. L'orientation philosophique que Nietzsche a donnée à son existence le met en mesure de « survivre » aux épreuves, car il les conçoit comme des expériences dont il peut tirer parti. Dans la langue française, l'épreuve peut d'ailleurs se définir comme une expérience à laquelle on soumet une personne ou une chose, pour en établir la qualité. L'inversion du *cogito* cartésien dans l'aphorisme 276, *Pour la nouvelle année*, est également significative : « Je vis encore, je pense encore : je dois vivre encore, car je dois encore penser. *Sum, ergo cogito* :

cogito, ergo sum. » Les buts et les raisons d'être renvoient en outre aux valeurs qui gouvernent l'existence de chacun et constituent son assise. Cette piste de réflexion, dans lequel « sens » est entendu comme « signification », a été moins explorée par les candidats. On a tout de même lu avec plaisir que les valeurs qu'on a faites siennes obligent à se battre et inscrivent dans la vie, ou qu'elles contribuent à affronter une vie nécessairement faite de deuils et de souffrances. Un très grand nombre de candidats ont mobilisé les témoignages des deux voix solitaires de *La Supplication*, sans nécessairement les rattacher explicitement au domaine de la signification. Pourtant, dans les deux cas, ce qui gouverne l'existence n'est pas une « tâche » ou une « mission » mais un sentiment placé au sommet d'une hiérarchie de valeurs personnelle : l'amour. L'exemple d'Elena, la première voix solitaire, permet par ailleurs de bien comprendre que la survie dépasse les strictes considérations biologiques. Rester fidèle à ses valeurs, c'est rester fidèle à soi-même en tant qu'être moral – en tant qu'être humain doué de conscience. Si Elena avait voulu préserver sa santé, elle ne serait pas restée au chevet de son époux à l'agonie, s'exposant à des radiations dangereuses pour elle et pour son enfant. Le seul moyen pour elle de survivre était de ne pas trahir la valeur cardinale de son existence, l'amour – et il n'est pas indifférent que la mort de Vassili la plonge dans un sommeil qui s'apparente à une mort symbolique. Ayant respecté cette valeur, Elena peut affirmer, au terme du témoignage : « Les gens n'ont pas envie d'entendre parler de la mort. De l'horrible... Mais moi, je vous ai parlé d'amour... De comment j'aimais. » (p. 30). On pourra considérer que la portée de cet exemple est réduite par le caractère passionnel, et donc incontrôlable, de l'amour d'Elena pour Vassili. Mais « donner du sens à son existence » ne revient pas nécessairement à lui donner un sens dicté par la raison. Le programme contient du reste d'autres exemples, moins marqués par l'intensité du sentiment : si l'on s'en tient à *La Supplication*, survivre consiste pour l'ingénieur chimiste Ivan Nikolaïevitch Jmykhov à « [préserver son] intégrité morale en écrivant de longues lettres à la maison et en tenant un journal » (p. 161).

Le don du sens contribue *non seulement* à la survie, *mais aussi* à la reconstruction, ne serait-ce que parce qu'il en pose les bases. Cette dimension du propos de Frédéric Lenoir n'était pas difficile à illustrer dans un second temps lorsque le programme était bien maîtrisé. On aurait néanmoins souhaité qu'une nette distinction soit systématiquement établie dans les copies entre survie et reconstruction : l'une et l'autre étaient parfois abordées ensemble dans une seule sous-partie, comme si les termes étaient synonymes, tandis que les mêmes exemples faisaient retour dans divers travaux pour illustrer indifféremment les deux aspects. Les dissertations dans lesquelles le contenu des notions était spécifié ont été valorisées. Certains candidats ont évoqué les buts qu'on se fixe après une épreuve, et qui permettent de revivre, faisant par exemple référence à la mission que s'est assignée Sergueï Sobolev : préserver la mémoire des hommes qui se sont sacrifiés pour liquider les conséquences de la catastrophe nucléaire, en créant un musée de Tchernobyl (*La Supplication*, p. 134 et suivantes). On peut parler, plus généralement, d'une réorientation de l'existence – mais il faut veiller à bien faire le lien entre cette réorientation et la reconstruction, sous peine de dériver insensiblement vers l'idée que l'épreuve bouleverse l'existence. L'exemple des réfugiées Tadjikes et Kirghizes dont Svetlana Alexievitch recueille le témoignage dans « Trois monologues sur une peur très ancienne » (p. 62) est tout à fait recevable. Avec leur famille, ces femmes ont fui les guerres qui déchirent les anciennes Républiques socialistes soviétiques et elles tentent de refaire leur vie en s'installant dans la zone contaminée. Bien sûr, leur nouvelle existence est précaire et menacée. Il n'en reste pas moins que ces réfugiées revivent, ainsi qu'on peut le déduire du récit de la fille K. qui dit « [avoir] moins peur ici que là-bas » (p.

65) et précise : « là-bas, mon âme était morte » (p. 66). Mais c'est sur le sens comme signification qu'il convenait sans doute de se concentrer à ce stade du travail, ainsi qu'y invitait déjà le témoignage de Sergueï Sobolev. Il est significatif à cet égard que les candidats aient régulièrement cité le « Monologue sur ce que saint François prêchait aux oiseaux », sans toujours indiquer que l'épreuve avait consisté pour Sergueï Gourine dans le récit intolérable du sacrifice d'un nourrisson par sa voisine résistante : « J'avais déjà un enfant. Un fils. Lorsqu'il est né, j'ai cessé d'avoir peur de la mort. J'ai compris le sens de ma vie » (*La Supplication*, p. 116). L'argumentation a parfois reposé sur l'évolution de l'identité, ou la transformation des valeurs et de la vision de la vie après l'épreuve, mais l'idée de renouvellement n'a pas toujours été assez clairement mise en relation avec celle de reconstruction. Nietzsche explique ainsi dans la préface du *Gai Savoir* comment donner du sens à la maladie lui a permis de dépasser un pessimisme romantique mortifère et de développer une philosophie de l'acquiescement à la vie. Il écrit – et le passage a souvent été mobilisé par les candidats – que la grande douleur « approfondit » (p. 30). Elle fait de celui qui l'a éprouvée « un autre homme », un homme plus soupçonneux, et conjointement – il fallait absolument le préciser – un homme « régénéré » (p. 30-31). La reconstruction implique en effet une réorganisation de soi et de son existence, l'assemblage nouveau des éléments d'un édifice que l'épreuve a déconstruit, voire démolit. Il a parfois été question de réparation, concernant par exemple le « Monologue sur de vieilles prophéties » (*La Supplication*, p. 89), plus souvent de résilience. Ici, la compréhension et l'analyse du vécu ont, davantage qu'à propos de la survie, été placées au cœur de la réflexion, et à juste titre : lorsqu'on a résisté à l'adversité, « donner du sens à sa vie » consiste souvent à interpréter l'épreuve, à lui conférer une signification pour l'intégrer à son histoire personnelle, grâce au recul que le temps contribue à instaurer. Le livre IV des *Contemplations* a été exploité de façon satisfaisante, les candidats parvenant à montrer comment Victor Hugo passe de la révolte contre Dieu (IV, III, « Trois ans après ») à une soumission qui n'est nullement résignation (IV, XV, « À Villequier », v. 140), et accepte finalement la perte de sa fille et de son gendre qu'il conçoit, au terme de « Pauca meae » comme ses guides, « anges pensifs bénissant et bénis » (IV, XVII, « Charles Vacquerie », v. 122). On a même pu lire des considérations très fines sur la façon dont l'écriture, creuset du sens par excellence, s'oppose à la dissolution de l'être détruit par le deuil : à la mort réelle, Hugo oppose le tombeau poétique, c'est-à-dire l'éternité du souvenir, et il peut ainsi poursuivre son existence autrement, en y intégrant le deuil. L'analyse de la composition des *Contemplations*, recueil organisé en deux tomes séparés par l'abîme du tombeau, autorise la même conclusion.

Il s'agissait enfin de voir comment le don du sens est susceptible de culminer dans le déploiement du potentiel vital que la reconstruction de soi a initié, en vue d'une humanité plus forte. Les candidats, trop peu nombreux, qui ont affronté cette partie de la citation se sont souvent focalisés sur le début du dernier terme de la gradation, au détriment de la notion d'humanité. L'individu qui s'est donné un objectif, une raison de vivre, a-t-on lu, mobilise sa force vitale, donne le meilleur de lui-même, vit pleinement. L'œuvre de Nietzsche, parfois négligée dans les sous-parties précédentes, retrouvait ici la place qui lui était due, d'autant qu'elle est la seule dans laquelle la plénitude du déploiement est envisagée, là où l'épreuve, même dépassée, demeure dans *Les Contemplations* et *La Supplication* très prégnante. Les candidats ont notamment pensé au célèbre aphorisme 341, *Le poids le plus lourd*, sans nécessairement tirer le meilleur parti de l'expérience de pensée de l'éternel retour. Se laisser guider par une telle hypothèse contribue en effet à renforcer l'attachement à la vie en brisant le charme du nihilisme, et donc à mener une existence plus pleine car plus signifiante, pourvu bien sûr qu'on ne succombe pas sous le poids de la question posée par le démon. Ceux qui

ont fait référence à l'aphorisme 283, *Hommes préparatoires*, avaient la possibilité d'établir un lien entre l'orientation conférée à l'existence, le déploiement du potentiel vital, et la croissance en humanité, mais ils ne l'ont pas toujours saisie : les hommes d'élite, qui, « en vertu d'un penchant intérieur » — la passion de la connaissance —, « recherchent en toutes choses ce qu'il faut *surmonter* en elles » (p. 231), considèrent les obstacles comme des stimulants de la force vitale, des moyens de s'affirmer en tant qu'hommes, voire d'approcher ce que Nietzsche appellera plus tard le surhumain. L'humanité désigne alors l'accomplissement humain entendu comme épanouissement de sa propre nature, réalisation individuelle de son propre but : il n'existe guère pour Nietzsche d'essence de l'homme qui soit universelle et invariable². L'aphorisme 301, *Illusion des contemplatifs*, corrobore cette analyse : « à force d'étude et d'exercice », l'homme contemplatif est en mesure de « [croître] jusqu'à atteindre la cime de l'humanité » (p. 246). On y trouve également le thème de la justification fécondante de l'existence, qui avait déjà été développé dans *Aux navires !* : « Si l'on considère quel effet la justification philosophique globale de sa manière de vivre et de penser exerce sur chaque individu – à savoir celui d'un soleil qui réchauffe, bénit, féconde, rayonne spécialement pour lui, combien elle rend indépendant de la louange et du blâme, apte à se satisfaire de soi, riche, généreux en bonheur et en bienveillance, comme elle transforme sans cesse le mal en bien, fait éclore et mûrir toutes les forces et empêche de pousser la mauvaise herbe, petite ou grande, de l'affliction et de la contrariété : on finit par s'écrier transporté de désir : oh, si seulement l'on pouvait créer une foule de nouveaux soleils de ce genre ! » (p. 234-235). La métaphore du soleil vivifiant exprime de façon remarquable l'importance que revêt le sens dans le déploiement du potentiel vital, et on a constaté avec plaisir que certains candidats se souvenaient de cette image. Enfin, parmi les candidats qui se sont attachés à donner du contenu à la notion d'humanité, certains se sont contentés de citations brèves, décontextualisées et peu commentées, comme s'il suffisait de mobiliser un passage dans lequel la notion apparaît : Hugo n'a d'autre but que « servir la cause humaine », il « hâte l'heure / de ce grand lendemain : l'humanité meilleure » (citations extraites d'« Écrit en 1846 », V, III). D'autres ont été capables de développer leur propos, et de préciser que l'humanité dépend des liens tissés avec les autres hommes, et par lesquels on donne sens à son existence. Dans *La Supplication*, Maria Voltchok demande ainsi à l'auteure de l'aider à retrouver sa voisine muette et analphabète (p. 61-62). Dans *Les Contemplations*, les valeurs qui guident la vie du poète, se traduisent par des actes de charité qui le font « grandir en humanité », lui permettant de comprendre par exemple que le malheureux qu'il plaignait est en réalité un sage (« Les malheureux », V, xxvi, v. 38 et suivants). Ici, donner du sens à sa vie et donner du sens à la vie convergent : la charité repose sur une conception chrétienne de l'existence, soutenue par « un instinct » personnel qui pousse « à connaître le fond de la souffrance humaine », de sorte qu'une sagesse peut être énoncée, en accord avec la vertu - chrétienne également - d'humilité : « le sublime est en bas » (v. 219), « Il n'est qu'un malheureux : c'est le méchant, Seigneur » (v. 336). Nous sommes évidemment aux antipodes de l'accroissement humain tel que le conçoit Nietzsche, qui refuse à la fois la compassion et la valorisation hugolienne du martyr, et affirme que la douleur, bien loin de relier à l'humanité qui la partage, est incommunicable.

II. 2. b. Débat

Au terme du raisonnement mené dans la première partie de la dissertation, il est légitime d'affirmer avec Frédéric Lenoir que donner du sens à son existence est un bon moyen

² Nietzsche critique d'ailleurs vertement le prétendu humanisme de ses contemporains dans l'aphorisme 377 du livre V (*Nous, sans patrie*). Cette référence hors-programme n'était évidemment pas attendue.

d'étayer la force de vivre. On peut en revanche ne pas lui accorder qu'il s'agit du « meilleur moyen » de le faire, de manière que la discussion n'entre pas en contradiction avec l'illustration. Outre ce type d'incohérences grossières et pourtant trop fréquentes, le jury déplore que trop de débats aient reposé sur un raisonnement erroné. On a ainsi opposé à Frédéric Lenoir qu'il ne fallait pas donner un « sens unique » à sa vie, ni la faire dépendre d'une idéologie potentiellement mortifère, alors que l'auteur ne prétend nullement qu'on fixe définitivement la signification, ni qu'elle soit imposée au sujet de l'extérieur. Certains candidats, pour avoir interprété de façon trop restrictive dans un premier temps la notion de sens, l'assimilant à la raison, à la logique, voire au *logos*, ont mis en avant dans un second temps, sans même s'en apercevoir, des moyens qui engagent le sens : l'amour, la création de valeurs propres, la sublimation par l'art ou l'écriture. On trouvait aussi ce contresens dans des copies où la discussion se réduisait à un catalogue plus ou moins convaincant de méthodes alternatives au don du sens – le jury s'est par exemple étonné de voir vantées les vertus du déni, mécanisme de défense psychique inconscient. L'attribution du sens était en outre parfois présentée comme l'unique ressource pour nourrir l'élan vital, alors que l'emploi du superlatif « meilleur » implique qu'il en existe d'autres, et n'exclut pas qu'elles soient valables. Contester un sujet à bon escient suppose qu'on s'interdise de le gauchir pour les besoins de l'argumentation. Par ailleurs, on conseille aux candidats d'approfondir leur maîtrise des techniques argumentatives, et en particulier du raisonnement *a contrario*. Si on admet que donner du sens à sa vie était la force de vivre, alors, suivant ce raisonnement, ne pas trouver de sens amoindrit cette force : il ne s'agit pas d'une objection, mais d'un argument susceptible de soutenir la thèse de Frédéric Lenoir. Enfin, dans un nombre significatif de copies, la discussion s'est révélée trop limitée, dans la mesure où l'enjeu du sujet n'avait pas été dégagé lors de la problématisation : se contenter d'objecter qu'il existe des épreuves indépassables, c'est manquer la question centrale, celle du sens. Beaucoup de candidats néanmoins ont bien identifié cet enjeu, et ont organisé leur antithèse autour de la difficulté de donner du sens. Ils pouvaient alors faire valoir les bénéfices d'une vie ancrée dans le présent de l'expérience, détachée de l'obsession du sens. Pour évaluer la pertinence d'un moyen, sans doute faut-il tenir compte en effet de la possibilité effective de le mettre en œuvre. Or les ouvrages qui figurent au programme nous enseignent que l'élaboration du sens ne va pas de soi.

D'une part, comme l'ont vu nombre de candidats, l'épreuve tend à déjouer le sens. À cette étape du travail, la notion clé devenait le plus souvent, dans les copies, synonyme de « signification », sans que l'on prenne la peine de le préciser. Il était cependant aussi possible de montrer que l'épreuve désoriente, fait perdre la direction donnée à la vie. L'argument était exprimé de diverses façons : « certains événements restent incompréhensibles », « on peut vivre des choses si atroces qu'il est impossible de leur donner du sens », ou encore « certaines épreuves n'ont pas de sens, ne peuvent se justifier », ou, plus maladroitement : « notre vie peut avoir du sens mais être dévastée par une épreuve ». Beaucoup se sont ici appuyés sur le livre IV des *Contemplations*, notamment sur la ligne de points figurant sous la date fatidique du 4 septembre 1843, et sur le quatrième poème de « *Pauca Meae* », dont le premier vers a souvent été cité, non sans imprécision. Mais pour que ces exemples ne contredisent pas, et donc ne détruisent pas ceux donnés en première partie, il fallait au moins tenir compte d'une temporalité sur laquelle les dates et les titres choisis par Hugo mettent en outre l'accent, car le poète ne peut évidemment pas à la fois avoir réussi à donner du sens (par l'engagement politique et social) et à dépasser l'épreuve et n'y avoir pas réussi. Conférer une signification requiert un temps long, et cela n'est pas nécessairement possible lorsque confronté à l'épreuve – en l'occurrence, au deuil – il faut d'abord résister à la tentation de « [se] briser le

front sur le pavé » (IV, IV, v. 6). Le titre du poème dont cette citation est extraite se révèle significatif : « Oh ! je fus comme fou *dans le premier moment* ». Dans un premier temps, le sens ne résiste pas à l'épreuve. Celle-ci consiste aussi dans la disparition de celui-ci : l'expérience de l'épreuve est, comme l'ont indiqué les candidats les plus perspicaces, celle de l'absurde, qui se manifeste à Hugo par la mort de l'enfant, au sein d'une nature indifférente – « il faut que l'herbe pousse et que les enfants meurent », constate amèrement le poète dans « À Villequier » (IV, xv, v. 71). L'exhortation à donner du sens semble alors indécente. Il en va de même après la catastrophe nucléaire : « Je ne veux pas faire commerce de leur malheur. Ou philosopher là-dessus. C'est à nous de rester vivre ici », affirme l'assistant médecin Arkadi Pavlovitch Bogdankevitch (p. 122). On a trouvé dans les copies d'autres exemples convaincants, comme celui d'Arkadi Filine, dont la vie perd tout sens après qu'il a été quitté par sa femme (« Monologue sur un témoin qui avait mal aux dents et qui a vu Jésus tomber et gémir », p. 94) : paradoxalement, cette rupture représente pour lui une épreuve plus terrible que la catastrophe nucléaire. Nombre de candidats ont songé, plus généralement, à l'effondrement de l'idéologie communiste que la catastrophe de Tchernobyl a entraîné. Celle-ci contribuait en effet à donner une identité aux Soviétiques, et un sens à chaque existence individuelle – ici comme chez Hugo, il existe une dialectique entre sens personnel et sens partagé, ou collectif, qu'il faut expliciter au lieu de les confondre. Et malgré le recul temporel, certains témoins ne sont toujours pas parvenus, à l'époque où Svetlana Alexievitch recueille leurs récits, à déterminer une orientation ou une signification nouvelles, à l'image d'un liquidateur invalide, victime d'insomnies, et incapable de trouver les mots pour témoigner d'une expérience qu'il juge incompréhensible pour ceux qui ne l'ont pas vécue (p. 86). La pluralité des voix dans *La Supplication* permettait en général d'éviter les incohérences avec la première partie – encore fallait-il en tenir compte au lieu de ramener la diversité des témoignages à un prétendu discours de l'auteur. Enfin, trop peu de candidats se sont avisés que l'épreuve met en péril le sens autant que l'humanité – mais la notion avait déjà été massivement omise dans la première partie. Or, si on lit la citation comme l'énoncé d'étapes à franchir successivement pour mener la vie d'un homme digne de ce nom, alors la déperdition d'être susceptible d'affecter l'individu éprouvé obère nécessairement la réalisation de l'objectif final. L'œuvre de Svetlana Alexievitch offrait ici encore beaucoup d'exemples. Le témoignage le plus éclairant est sans doute celui de Sergueï Gourine : « J'ai appris et senti à Tchernobyl quelque chose dont je n'ai pas envie de parler. Peut-être à cause de la relativité de nos représentations humanistes... Dans les situations extrêmes, l'homme n'est pas du tout comme on le décrit dans les livres. » (p. 119). La lecture de *La Supplication* invite dès lors à tempérer l'optimisme du propos de Frédéric Lenoir. Les candidats qui se sont livrés à un examen critique de la notion d'humanité dans le contexte de la citation ont évidemment vu leurs travaux valorisés. Plutôt que d'arguer de la déshumanisation causée par l'épreuve, certains ont ainsi mis en tension, mais en général dans une troisième sous-partie, le déploiement du potentiel vital et la croissance en humanité, et montré, sur la base du *Gai Savoir*, que ce déploiement se présente avant tout comme une affirmation de soi affranchie des vertus traditionnelles.

Au-delà même de l'épreuve, donner de la signification à son existence peut se révéler particulièrement difficile. Comme l'écrit un candidat, « donner du sens à sa vie est le meilleur moyen pour survivre seulement si l'on dispose de la force nécessaire pour le faire », et l'idée vaut aussi pour la reconstruction et le développement de soi. La réflexion sur la signification personnelle de l'existence rejoignait dans certaines copies les considérations sur le sens de la vie, les candidats opposant par exemple la finitude, qui est le lot commun, à l'élaboration du

sens ou à la détermination d'une orientation : à quoi bon ? L'aphorisme 278 du *Gai Savoir*, *La pensée de la mort*, a parfois été mobilisé à contresens : ni les Génois ni les émigrants auxquels Nietzsche les compare ne songent à la mort, et le philosophe, subvertissant le thème traditionnel du *memento mori*, s'en réjouit – « Cela me rend heureux de voir que les hommes ne veulent absolument pas penser la pensée de la mort ! » (p. 227). La pensée de la mort n'empêche donc ici nullement de vivre. Mais l'absurdité de l'existence conduit au pessimisme d'un Hermann, dont le nom indique qu'il peut représenter tout homme, ou une part de tout homme, puisqu'il est le *Doppelgänger* avec lequel le poète dialogue (« À quoi songeaient les deux cavaliers dans la forêt », IV, XII). Elle mène encore au fatalisme résigné des Soviétiques, dans le contexte particulier d'une histoire tragique faite d'une succession de guerres, comme le rappelle le journaliste Anatoli Chimanski : « Nous sommes tous des fatalistes. Nous n'entreprenons rien parce que nous croyons que rien ne peut changer » (« Monologue sur une chose totalement inconnue qui rampe et se glisse à l'intérieur de soi », p. 133). Pour corroborer l'argument du caractère problématique du sens, il n'était pas rare que les candidats fassent référence à Nietzsche comme à une autorité, sans développer suffisamment le propos, et au risque de contredire une première partie dans laquelle ils avaient affirmé que le philosophe parvient à donner du sens non seulement à la maladie, mais encore à son existence tout entière. En réalité, Nietzsche, à l'opposé d'Hugo, récuse l'absoluité du sens et de tous les systèmes qui prétendent rendre compte de l'existence de façon définitive, refusant toute forme d'idéalisme. Ces doctrines sont fondées sur de pseudo-vérités rassurantes qui masquent l'insoutenable béance de la signification : elles relèvent donc de l'illusion – idée à laquelle certains candidats ont consacré une sous-partie, approfondissant ainsi de façon très intéressante leur réflexion sur le sens. Certains de ces systèmes, rejetant la vie ici-bas au profit d'un improbable arrière-monde, inhibent le potentiel vital ; d'autres négligent la valeur de la vie humaine mise au service de la collectivité, voire sacrifiée. Mais Nietzsche substitue à la notion de vérité celle d'interprétation. S'il n'est ni possible ni souhaitable de fixer le sens de la vie, il l'est en revanche de conférer un sens – une orientation, un but – à son existence et de devenir les « interprètes de nos expériences vécues » (aphorisme 319), bien que cette opération ne soit pas aisée. Les candidats ont à juste titre fait référence à la préface (« la vie elle-même est devenue problème », p. 31) ou à l'aphorisme 339, *Vita femina*, dont le titre fait écho aux images qui y sont développées (« Même l'amour de la vie est encore possible, — on aime seulement de manière différente. C'est l'amour pour une femme qui suscite des doutes... [...] et même toute la jalousie de l'amoureux », p. 31). Ces exemples ont parfois été mis en relation avec l'énigme que constituent chez Hugo l'homme comme l'univers : la mer est pour lui un « abîme » autant que le cœur (« J'ai cueilli cette fleur pour toi », V, XXIV, v. 20). On n'a pas manqué non plus de souligner le coût énergétique du don de sens, sensible dans *Le Gai Savoir* comme dans les poèmes d'exil de Victor Hugo (« Pour l'erreur, éclairer, c'est apostasier », V, VII) : pour reprendre la formule d'un candidat, « l'engagement » a un « prix ». Parfois, l'idée émergeait sous un éclairage trop restrictif. On consacrait par exemple tout un paragraphe à illustrer l'argument que le sens donné à sa vie pouvait conduire à la mort, en alléguant l'exemple des liquidateurs. Toutefois, il y a lieu de nuancer : beaucoup ont été enrôlés bon gré mal gré, victimes d'une propagande et d'une répression qui laissait peu de place à la construction d'un sens personnel et à la fidélité à des valeurs propres, comme en témoigne par ailleurs le récit de Vassili Nesterenko, susceptible d'étayer plus pertinemment l'argument. Suite à la catastrophe, l'ancien directeur de l'énergie nucléaire a tenté de sauver des vies en alertant les autorités, puis en multipliant les rapports, jusqu'à atteindre Moscou, et il l'a payé de représailles qui se sont soldées par un infarctus (« Monologue sur le pouvoir

démesuré d'un homme sur un autre », p. 211). En somme, comme Nietzsche nous invite à le penser, « donner du sens à sa vie » est une activité créatrice, voire démiurgique, qui ne peut être exercée sans un certain capital d'énergie, et qui tend à épuiser ce capital. Le philosophe affirme du reste sans ambages que cette activité poétique est l'apanage d'une élite : une poignée d'hommes contemplatifs, de penseurs sains, capables de créer de nouvelles valeurs (aphorisme 283, *Hommes préparatoires*). Seules les « natures fortes », écrit Nietzsche dans l'aphorisme 290 (*Une chose est nécessaire*) peuvent faire de leur vie une œuvre d'art. Les faibles se tournent quant à eux vers divers narcotiques (la religion, le romantisme, toutes les formes de l'idéal, toutes les pseudo-vérités). Mais Nietzsche reconnaît que les illusions présentent l'intérêt d'aider à vivre – même d'une vie moins forte – et il n'entend nullement culpabiliser les « natures faibles » qui ne sont pas aptes à imprimer un style particulier à leur caractère et dont l'activité herméneutique se réduit à s'« interpréter comme libre nature » (*Une chose est nécessaire*, p. 236).

Ayant exploré les impasses de la signification, les candidats en arrivaient logiquement à proposer un moyen plus efficace de surmonter les épreuves et de déployer son potentiel vital. Ils ont souvent vu dans l'acceptation une ressource, appuyant leur argumentation sur l'*amor fati* nietzschéen, rapproché dans certains cas de l'acceptation progressive, par Victor Hugo, de la mort de Léopoldine. Il faut cependant préciser que pour Nietzsche, l'amour du destin implique l'interprétation, et engage donc le sens. Certes, aimer le destin, c'est acquiescer joyeusement à la réalité telle qu'elle est, jusque dans ses aspects les plus sombres – versant de la thèse majoritairement mis en avant. Mais c'est aussi évaluer positivement, rendre beau : « Je veux apprendre toujours plus à voir dans la nécessité des choses le beau : je serai ainsi l'un de ceux qui embellissent les choses. *Amor fati* : que ce soit dorénavant mon amour ! » (aphorisme 276, *Pour la nouvelle année*, p. 225-226). L'*amor fati* renvoie donc à notre capacité à produire une interprétation positive de la vie. Puisque celle-ci n'est pas aimable, « on doit apprendre à aimer », selon le titre de l'aphorisme 334, et faire tourner les choses à notre avantage en leur conférant une signification (aphorisme 277, *Providence personnelle*). D'autres candidats ont consacré un paragraphe à vanter les mérites d'une vie simple et spontanée, débarrassée de la tyrannie du sens, idée recevable, à condition de ne pas verser dans l'excès de la renonciation totale à la pensée. Ils envisageaient en général celle-ci comme une existence ancrée moins dans le temps présent que dans l'espace environnant, ramené le plus souvent à la nature. L'exemple des résidentes sans autorisation de la première partie de *La Supplication* a souvent été mobilisé, et mis en relation avec les poèmes d'exil de Victor Hugo, notamment « Mugitusque boum » (V, xvii). Il convient néanmoins ici encore de nuancer les analyses. Ainsi, dans le « Monologue sur ce dont on peut parler avec les vivants et les morts » (*La Supplication*, p. 37), si le contact avec une nature redevenue riante aide incontestablement Zinaïda Evdokimovna Kovalenka à adoucir l'attente de la mort, il est essentiel de rappeler que cette nature n'est pas un *locus amoenus* mais un espace à jamais pollué par l'homme, et on peut aussi considérer qu'en refusant de quitter son village, elle donne sens à son existence : il s'agit pour la résidente de rester fidèle à elle-même et à ceux qu'elle a aimés, comme le mari défunt dont elle évoque et entretient la mémoire ; inversement, vivre en ville n'aurait pour elle aucun sens. Dans le recueil poétique de Victor Hugo, les âpres paysages anglo-normands deviennent des objets de contemplation : ils ne sont pas donnés à voir pour eux-mêmes, mais déchiffrés, le poète cherchant à comprendre le mystère de la vie comme celui de sa propre existence – « Ô vents ! ô flots ! ne suis-je aussi qu'un souffle, hélas ! / Hélas ! ne suis-je aussi qu'une onde ? » (« Paroles sur la dune », V, xiii, v. 35-36). Remarquons du reste que les ressources ici proposées comme des alternatives par

les candidats apparaissaient dans d'autres copies, à l'étape de l'illustration, comme autant de moyens de donner du sens à son existence, l'*amor fati* ou la communion avec la nature étant plus ou moins explicitement considérés comme des philosophies de vie. La réflexion précédemment menée sur les difficultés rencontrées lorsqu'on cherche à conférer du sens aurait pourtant pu conduire à ce stade à une redéfinition de la notion d'humanité, permettant de traiter l'ensemble de la citation. Grandir en humanité, n'est-ce pas en effet, paradoxalement, grandir en humilité, et reconnaître que le sens de notre vie nous échappe nécessairement, au moins en partie ? Nietzsche donne les moyens de le penser : le sens se crée en nous sans que nous puissions prétendre pleinement le conférer, et la raison d'être ne se dégage que petit à petit, au gré d'une lente maturation : « Nous nions et devons nier parce que quelque chose en nous veut vivre et s'affirmer, quelque chose que nous ne connaissons peut-être pas encore, ne voyons pas encore ! » (aphorisme 307, *En faveur de la critique*). À la limite, donner du sens à son existence supposerait de prendre le point de vue extérieur du spectateur sur une œuvre achevée, point de vue impossible qui est celui de la mort, et qu'adopte pourtant Victor Hugo dans *Les Contemplations* — « Ce livre doit être lu comme on lirait le livre d'un mort », écrit-il dans la préface, pour exprimer deux morts symboliques, la mort consécutive à la perte de Léopoldine, et la mort de l'exil. Le poète admet toutefois, comme nombre de témoins de *La Supplication*, les limites de la capacité humaine à donner du sens. Nous sommes humains, trop humains, pour pouvoir tout élucider. Notons enfin que les moyens alternatifs précédemment abordés se prêtent également à un réexamen de la notion d'humanité, et à sa mise en tension avec les verbes « déployer » et « grandir ». Inscire son existence dans un plan plus vaste revient nécessairement à admettre sa faiblesse. Un candidat, après avoir consacré une sous-partie à l'acquiescement à la vie, poursuit ainsi pertinemment son argumentation en affirmant que « des moyens différents peuvent impliquer un but différent », « ne pas nécessairement correspondre à un agrandissement, un accomplissement total d'un certain potentiel ». Il prend l'exemple des humbles, auxquels Victor Hugo s'intéresse tout particulièrement, sans toujours se tourner « vers le haut, vers le grand, mais vers ce qui est petit », et des témoins de *La Supplication* qui n'ont d'autre but que de mener une existence humaine ordinaire, comme Larissa Z. qui se bat pour que sa fille vive (« Monologue sur de vieilles prophéties », p. 89).

II. 2. c. Prolongement

La dernière phase de la dissertation est réputée délicate. Pour réussir la troisième partie, les candidats doivent l'envisager comme la suite logique du raisonnement qu'ils ont développé jusqu'alors. Compte tenu de ce qu'ils ont démontré, que peuvent-ils avancer, qui soit susceptible d'éclairer la question traitée sous un jour nouveau, sans sortir du champ de réflexion balisé par l'énoncé ? Qu'imposent de penser les deux parties précédentes ? Pour le dire prosaïquement, il faut absolument arriver quelque part. Le jury n'attend pas d'argumentation prédéterminée — à condition bien sûr qu'on s'efforce de traiter systématiquement tout le sujet, de façon cohérente. Cela signifie qu'il est exclu de se concentrer sur l'une des notions de la citation, au détriment des autres. L'idée de « grandir en humanité » a ainsi reçu quelquefois une attention toute particulière en troisième partie, alors qu'elle avait été totalement négligée auparavant. Cela vaut mieux qu'une omission totale mais n'est pas satisfaisant d'un point de vue méthodologique. En outre, trop souvent, cette année encore, les troisièmes parties étaient artificiellement rattachées à la citation. On a ainsi lu beaucoup de développements autonomes s'apparentant à la restitution de cours ou de corrigés, par exemple sur la recherche du bonheur, la vie en harmonie avec la nature, ou la nécessité de mener une existence intense. Comme lors de la discussion, certains candidats

ont renoncé à toute forme de démonstration au profit d'une liste d'« autres moyens » de surmonter les épreuves, juxtaposant les éléments les plus hétérogènes – ici, l'amour et l'humour ; là, le déni, le rêve et la méditation, la création ; ailleurs l'oubli... et le souvenir. Enfin, comme tous les ans, les candidats ont pensé à la littérature, l'art et la philosophie. Mais puisqu'il s'agit de lieux de création du sens, ce prolongement, bien que convenu, était recevable. Il avait bien sûr d'autant plus de valeur qu'on examinait comment la lecture des œuvres au programme invite à conférer un sens personnel à son existence, ou contribue à son élaboration, et dans quelle mesure elle se révèle être d'un précieux secours en cas d'épreuve. Par ailleurs, on a eu le plaisir de lire dans les meilleurs travaux des développements très riches sur la manière dont l'acceptation non pas de la souffrance, mais de l'absurdité de la vie, autorise la création d'un sens personnel. Certains candidats ont également examiné avec beaucoup de pertinence la dialectique entre sens individuel et sens collectif, sens donné et sens reçu. Nous esquisserons pour notre part les linéaments d'une réflexion sur la quête de sens, dans laquelle l'épreuve joue un rôle fondamental et qui ne peut se concevoir qu'en lien avec les autres hommes. Plusieurs éléments qui y seront développés ont été avancés par les candidats dans l'illustration, en raison d'une lecture trop hâtive de la citation. Ces pistes de résolution sont donc aussi un ultime moyen d'attirer l'attention sur l'importance d'une lecture attentive du sujet et d'une bonne organisation des arguments, au brouillon. En remplaçant certains termes par d'autres, en construisant trop vite leur plan, les candidats se sont privés de possibilités intéressantes, alors même qu'ils avaient en général un matériau exploitable à leur disposition.

Nous avons fait valoir dans la deuxième partie qu'il n'est pas aisé de conférer du sens à sa vie. Dès lors, n'y a-t-il pas lieu de fonder la force de vivre sur la recherche du sens plutôt que sur le don du sens, en tenant compte du caractère limité des forces humaines, qui incite à se tourner dans cette quête vers les autres hommes, nos frères en humanité ? Il est loisible, dans un premier temps, de montrer que l'actualisation du potentiel vital repose sur le questionnement, quel que soit l'aspect de la force de vivre considéré. Cette démarche, qui implique de prendre du recul, est susceptible d'être salvatrice en situation de survie, même s'il convient de préciser que dans ce cas le questionnement porte sur l'épreuve davantage que sur l'existence. On peut ainsi opposer, dans *La Supplication*, les témoins qui se sont interrogés sur l'événement et en ont tiré les conséquences pour eux-mêmes, et ceux qui n'ont pas remis en question l'idéologie soviétique. Valentin Alexeïevitch Borissevitch, ancien chef de laboratoire de l'Institut de l'énergie nucléaire de l'Académie des sciences de Biélorussie, alerte par exemple son entourage car sa recherche d'explications le conduit à comprendre rapidement la gravité de l'accident et à agir conformément à ses valeurs, contrairement à un ami, qui, peu après la catastrophe, emmène ses enfants chez ses beaux-parents « à un jet de pierre de Tchernobyl » (« Monologue sur la physique, dont nous étions tous amoureux », p. 179). Son questionnement est à la fois la traduction de son potentiel vital – chercher à savoir, appeler ses proches bien que les lignes soient sur écoute requiert de la force — et le moyen de le préserver. La quête du sens est encore plus fondamentale dans le cadre de la résilience. Il n'existe pas de réponse définitive à toutes les questions que les victimes de Tchernobyl se posent, mais se poser des questions concourt à maintenir certains témoins en vie, comme en atteste le récit d'un enseignant : « Je veux vivre après Tchernobyl et ne pas mourir de Tchernobyl. Je veux comprendre », affirme-t-il après avoir multiplié des questions qui restent en suspens (*La Supplication*, p. 128). Certes, Nikolai Prokhorovitch Jarkov s'interroge lui aussi surtout sur la catastrophe, mais sa volonté de se l'expliquer donne une direction à sa propre existence et la soutient. Dans un contexte bien différent, le redéploiement du potentiel vital

se manifeste chez Victor Hugo par une révolte qui s'exprime d'abord par le questionnement. Plusieurs candidats ont fait référence – dans la première ou dans la deuxième partie de la dissertation – aux interrogatives qui ponctuent « Trois ans après » (IV, III, en particulier à partir du vers 41), et « À qui donc sommes-nous ? » (IV, VIII). La poursuite du sens prend une forme plus apaisée dans « Pendant que le marin » (IV, X) : « Moi, je cherche autre chose en ce ciel vaste et pur. / Mais que ce saphir sombre est un abîme obscur ! / On ne peut distinguer, la nuit, les robes bleues / Des anges frissonnants qui glissent dans l'azur. » On peut considérer que la quête du poète concerne tout autant le sens de l'existence humaine, que celui de sa propre existence, brisée par la mort de sa fille, qu'évoquent les « anges frissonnants ». Enfin, plus positivement, s'interroger, c'est se laisser la possibilité de déployer son potentiel vital dans différentes directions, sans enfermer l'existence dans une signification figée. On sait à quel point Nietzsche est sensible au devenir. Profondément hostile à la doctrine schopenhauerienne de l'immutabilité du caractère, il conspuie dans l'aphorisme 296 la « réputation de fermeté » qui conduit à « *faire passer* son caractère et son occupation pour immuables », car ce qui est utile au « troupeau » nuit à l'individu dont l'épanouissement passe par le « changement », la « réorientation », la « métamorphose de soi », qui nécessitent de renoncer à toute certitude (aphorisme 285, *Excelsior !*). On peut d'ailleurs souligner, au-delà des formules définitives et du ton polémique qui ont entretenu la réputation sulfureuse du philosophe, l'importance du questionnement dans *Le Gai Savoir*. Les candidats, comme on l'a indiqué plus haut, ont souvent mobilisé l'aphorisme 341, *Le poids le plus lourd*. Or l'expérience de pensée de l'éternel retour repose sur une « question, posée à propos de tout et de chaque chose, “veux-tu ceci encore une fois et encore d'innombrables fois ?” ». Le questionnement est donc un outil pour transformer l'existence en profondeur. La démarche interrogative est ici fondamentale : les candidats s'en seraient avisés s'ils avaient accordé autant d'importance au contenu de l'aphorisme qu'à sa formulation. Plus généralement, la quête du sens – entendue comme recherche de perspectives nouvelles permettant la production d'interprétations sans cesse renouvelées, et non comme volonté « de tout comprendre et “savoir” » (préface, p. 32) — permet d'envisager la vie comme une « expérimentation » qui lui donne tout son sel. Tel est le fondement de la philosophie du « gai savoir ».

Le gai savoir nietzschéen donne les moyens d'intégrer l'épreuve au parcours de vie, pour comprendre la « nécessité personnelle du malheur » (aphorisme 338, *La volonté de souffrir et les compatissants*, p. 275), mais plus encore, il est loisible de faire valoir, dans un second temps, que l'épreuve elle-même incite à se questionner. Il ne faut pas seulement considérer que « donner du sens » permet de la surmonter, mais comprendre qu'elle ouvre la dimension du sens. En d'autres termes encore, loin de révéler immédiatement une orientation ou une signification, comme l'a prétendu un nombre significatif de candidats pour illustrer le propos de Frédéric Lenoir en se méprenant sur le sens de sa thèse, elle suscite la quête du sens, par la perte de repères qu'elle provoque, et qui a été illustrée dans la deuxième partie. Remettre en question revient du reste souvent, « dans un premier moment », à être soumis à la question. Il est rare en effet que des réponses se fassent jour spontanément, sauf à considérer, ce qui est défendable sur la base du programme, que l'épreuve donne sens à la vie parce que celui qu'elle affecte mesure la valeur de son existence dès lors qu'il a risqué de la perdre – on songe naturellement à l'ivresse de la guérison nietzschéenne, ou au témoignage du soldat biélorusse qui, au retour d'Afghanistan, « [avait] envie de vivre » (*La Supplication*, p. 79). Nombre d'exemples utilisés ailleurs dans les copies auraient pu l'être à ce stade du développement, comme les références à la préface du *Gai Savoir* ou aux interrogations des Soviétiques, à la suite de la catastrophe. Nietzsche écrit ainsi, dans un passage que nous avons

déjà mobilisé pour étayer l'idée que donner du sens à sa maladie l'avait aidé à la surmonter : « seule la grande douleur est l'ultime libératrice de l'esprit, en ce qu'elle est le professeur du « *grand soupçon* ». Il ajoute qu'il est devenu grâce à elle « un autre homme, avec quelques points d'interrogations de plus, et surtout avec la *volonté* d'interroger désormais davantage, plus profondément, plus rigoureusement, plus fermement, plus méchamment, plus calmement qu'on avait interrogé jusqu'alors » (p. 30-31). Grâce à la maladie, Nietzsche a pris parti pour la vie. Il a donc conféré une signification particulière à cette expérience, qu'il situe dans le cours de sa propre existence, *in media vita* (*ibid.* : « ce pan de désert, d'épuisement, d'incroyance, de glaciation au beau milieu de la jeunesse... ») : ce faisant, il a donné sens à sa vie. Conjointement, la maladie incite le philosophe à considérer la vie en accueillant « toute la détresse du problématique » : elle inaugure – ou accentue – une quête, ancrée dans un vécu personnel en même temps qu'elle a vocation à le dépasser (« que nous importe que monsieur Nietzsche ait retrouvé la santé ? »). Il n'y a donc évidemment pas d'incompatibilité entre donner du sens et en chercher. La dimension temporelle, comme on l'a déjà noté, est cruciale, et cette donnée a été avantageusement intégrée à la réflexion en troisième partie dans un certain nombre de travaux. Pour formuler l'idée en termes nietzschéens, il y a un temps pour l'expérience vécue, et un temps pour l'expérimentation : avant d'apprendre quoi que ce soit, il faut se livrer à cette dernière, comme le voyageur au sommeil, ou le malade à la maladie. Les témoins de *La Supplication* le constatent également, à propos des catastrophes collectives qui les frappent : « Après quarante ans, tout le monde parlait de la guerre et savait interpréter cette expérience commune. Jusque-là, on s'était borné à survivre, à reconstruire, à faire des enfants. Pour Tchernobyl, ce sera la même chose », estime Natalia Arsenievna Roslova, la présidente du comité des femmes de Moguilev (« Monologue sur des victimes et des prêtres », p. 218). Et la catastrophe nucléaire joue, sur le plan collectif, le même rôle que la maladie sur le plan individuel, pour Nietzsche. Elle déclenche le questionnement personnel là où le régime communiste le censurait. Le même témoin, reconnaissant que l'accident de la centrale a d'abord laissé assez indifférente « l'intelligentsia locale » à laquelle elle appartenait, prisonnière d'un « monde illusoire » où on « n'[avait] plus besoin de la vérité » (p. 221), affirme, le regard dessillé : « C'est intéressant de suivre ses propres sentiments. Leur développement, leur changement... J'ai remarqué depuis longtemps que je suis plus attentive au monde qui m'entoure. Après Tchernobyl, c'est venu naturellement. Nous apprenons à dire "je"... » (p. 223). On trouve des réflexions similaires dans le témoignage de Zoïa Danilovna Brouk (p. 166). Inspecteur de la préservation de la nature, elle s'interroge en outre sur sa responsabilité personnelle. Victor Hugo, lui aussi, se tourne vers le passé et doute, à la lueur de l'épreuve du deuil, d'avoir fait les bons choix : « Ô Dieu ! vraiment, as-tu pu croire / Que je préférerais, sous les cieux, / L'effrayant rayon de ta gloire / Aux douces lueurs de ses yeux ? // Si j'avais su tes lois moroses, / Et qu'au même esprit enchanté / Tu ne donnes point ces deux choses, / Le bonheur et la vérité, // Plutôt que de lever tes voiles / Et de chercher, cœur triste et pur, / À te voir au fond des étoiles, / Ô Dieu sombre d'un monde obscur, // J'eusse aimé mieux, loin de ta face, / Suivre, heureux, un étroit chemin, / Et n'être qu'un homme qui passe / Tenant son enfant par la main » (« Trois ans après », IV, III, v. 65-80). Dans ce passage marqué par le regret et la culpabilité, fondé sur l'inversion de l'image traditionnelle du Dieu de lumière, existe une tension intéressante entre la recherche du sens de la vie (« la vérité »), et le sens de sa propre existence (« le bonheur » simple de la vie de famille) : le poète mesure trop tard l'importance de moments apparemment insignifiants de l'existence d'un père.

Si l'épreuve ouvre la dimension du sens, elle permet également de comprendre que la quête de sens n'est pas une entreprise solitaire, et qu'elle se mène nécessairement avec les

autres hommes : « grandir en humanité » est à la fois un objectif et une condition. C'est sur les liens humains qu'on peut s'appuyer lorsque, dans l'épreuve, le sens se dérobe. Les candidats l'ont souvent rappelé : Victor Hugo résiste à l'épreuve de l'exil notamment grâce à la communauté de fidèles qui l'a suivi dans les îles anglo-normandes, ou avec qui il entretient l'amitié par-delà les mers, comme en témoignent nombre de poèmes d'« En marche » (« À Aug. V. », « À vous qui êtes là », « À Jules J. », « À Alexandre D. », « À Paul M. »...). De manière plus nette encore, dans *La Supplication*, Elena, la « voix solitaire » du prologue, après la mort de Vassili, a son fils pour raison d'être, mais surtout pour soutien : « Je donnai naissance à un garçon. Maintenant, j'ai quelqu'un pour qui vivre et pour qui respirer. Il comprend tout très bien : "Maman, si je pars chez mamie pour deux jours, tu pourras respirer ?" Non, je ne pourrai pas ! J'ai peur de me séparer de lui, même pour une seule journée » (p. 29). Ce passage renvoie à l'ambiguïté de la forme littéraire du monologue, à la fois adressée et instituant le public auquel elle s'adresse. L'auteur, incarnation du public, contribue par sa présence et son écoute attentive – Alexievitch se qualifie de « femme-oreille » – à faire émerger le sens, comme le fait le fils d'Elena dans le témoignage. Plus généralement encore, le sens d'une vie dépend de son inscription dans la collectivité, et même dans l'humanité. Ainsi, dans le « Monologue d'un village », un homme revenu habiter la zone contaminée avec d'anciens kolkhoziens pour y établir une commune libre s'exclame : « Ici, on me respecte. Tout le monde connaît Vassili Nikolaïevitch. Et qui serais-je dans un endroit nouveau ? Un grand-père en chapka. Ici, quand je serai mourant, ces chères femmes m'apporteront de l'eau et chaufferont la maison » (*La Supplication*, p. 48). Dans ce témoignage, le village, lieu où des liens humains peuvent s'établir, étayer l'existence et lui donner sens, car l'identité est connue et reconnue, s'oppose à « l'endroit nouveau », la ville, où l'anonymat réduit à l'insignifiance. Il est aussi intéressant de constater que les trois auteurs au programme inscrivent leur œuvre – sinon leur existence – dans la perspective de l'humanité. Hugo se conçoit comme un guide pour ses semblables et œuvre pour le triomphe des valeurs humanistes : « Ma mère / sait qu'à présent je vis hors de toute chimère ; / Elle sait que mes yeux au progrès sont ouverts / Que j'attends les périls, l'épreuve, les revers, / Que je suis toujours prêt, et que je hâte l'heure / De ce grand lendemain : l'humanité meilleure ! » – ce passage d'« Écrit en 1846 », ou du moins l'expression finale, ont été, on l'a dit, régulièrement cités. La catastrophe nucléaire de Tchernobyl remet radicalement en question l'idéologie du progrès, mais l'œuvre mémorial de Svetlana Alexievitch est elle aussi très nettement orientée vers l'avenir de l'humanité, puisque l'auteure prend sa part du « défi pour [le] nouveau siècle » que constitue l'élucidation du « mystère » de Tchernobyl, et qu'il s'agit pour elle d'explorer « ce que l'homme a appris, découvert sur lui-même et dans son attitude envers le monde » (« Interview de l'auteur par elle-même sur l'histoire manquée », p. 30-31). S'intéressant aux sentiments plutôt qu'aux événements, recueillant des centaines de témoignages, elle « [pose] aussi d'autres questions, sur le sens de la vie humaine, de notre existence sur Terre » (p. 32), tissant des liens entre sens individuel et sens partagé, sens de sa propre existence et sens de l'existence. Chez Nietzsche enfin, le « problème de la civilisation » est fondamental, et on a pu qualifier sa pensée de « philosophie de l'avenir »³ – l'expression figure du reste sous sa plume. Que Nietzsche ait l'avenir en vue est manifeste dans les aphorismes *Hommes préparatoires* (283), *Aux navires* (289), ou, évidemment *L'«humanité» à venir* (337) – mais « humanité » désigne ici un sentiment. Il n'est bien sûr nullement question pour lui de revenir à une quelconque philosophie de l'histoire orientée par l'idée de progrès, mais de contribuer à l'avènement de

³ Nous pensons aux travaux de Patrick Wotling : *Nietzsche et le problème de la civilisation* (2016), et « *Oui, l'homme fut un essai* » : *la philosophie de l'avenir selon Nietzsche* (2016).

nouvelles valeurs, plus saines, sans garantie de résultat, et encore moins de résultat durable. Il n'est à cet égard pas indifférent que Zarathoustra, après une retraite de dix années dans la montagne, veuille « redevenir homme » et redescende en direction de la vallée pour partager sa sagesse avec les autres hommes (aphorisme 342, *Incipit tragædia*, p. 281). Cet aphorisme a souvent été mobilisé par les candidats. On comprend dès lors que les œuvres philosophiques et littéraires sont un soutien de choix dans la quête personnelle de sens. D'une part, elles expriment des expériences humaines universelles. Victor Hugo veut tendre un « miroir » au lecteur : « Ma vie est la vôtre, votre vie est la mienne, vous vivez ce que je vis ; la destinée est une » (Préface, hors programme). Il met fréquemment dans ses poèmes l'accent sur cette communauté de destin, en s'adressant directement aux lecteurs ou en employant des tournures impersonnelles, comme dans « On vit, on parle » (IV, xi). D'autre part, les œuvres nous invitent à nous interroger sur notre propre existence. Nietzsche, qui s'adresse à un public choisi⁴, utilise à cet effet le registre polémique, et multiplie les exhortations — « Bâissez vos villes sur le Vésuve ! Lancez vos navires sur des mers inexplorées ! Vivez en guerre avec vos pareils et avec vous-mêmes ! » (*Hommes préparatoires*, p. 231). Enfin, c'est également en les confrontant à des existences très différentes de la nôtre que les œuvres ouvrent la dimension du sens, comme chacun a pu en faire la bouleversante expérience à la lecture de *La Supplication*.

III. Conclusion

Le jury déplore que trop de candidats n'aient pas apporté à l'élaboration de cette ultime étape de la dissertation tout le soin nécessaire. Beaucoup de conclusions ont en effet consisté en une reprise mécanique et parfois même littérale des thèses voire des arguments défendus dans le développement, en lieu et place du bilan de l'argumentation attendu, destiné à répondre à la problématique posée en introduction. Par ailleurs, on déconseillait aux candidats, dans le rapport de la session 2020, la question d'ouverture qu'ils posaient encore parfois pour terminer leur dissertation et à laquelle ils n'auraient jamais à répondre. Mais ils ne doivent pas renoncer à mettre en perspective la réflexion. L'une des manières de le faire est de confronter une dernière fois les œuvres et le sujet, pour indiquer clairement leur apport spécifique à la question traitée – car on ne saurait se satisfaire de généralités telles que « Les trois auteurs du programme semblent globalement d'accord avec Frédéric Lenoir quant à l'importance du sens de la vie ». Compte tenu des pistes de réflexion données dans le présent rapport, cette ultime confrontation pourrait se présenter comme suit.

Nietzsche place la justification de l'existence personnelle au cœur de sa philosophie et invite ses lecteurs à créer leurs propres valeurs pour vivre intensément, en recherchant une adversité toujours signifiante. Écrivant son autobiographie poétique pour dépasser l'épreuve du deuil, Victor Hugo réfléchit quant à lui à la destinée de tous les hommes, et soutient chaque lecteur dans une difficile quête de sens. Les témoignages recueillis par Svetlana Alexievitch montrent eux aussi, dans le contexte très particulier de la catastrophe nucléaire, à quel point il peut être ardu de conférer un sens à son existence, et dans quelle mesure le questionnement est salvateur pour l'individu comme pour l'humanité. Que ces récits suscitent à la fois l'émotion et la réflexion achève de prouver que la recherche de sens ne peut se faire qu'en commun.

⁴ « Nous sommes tous deux des amis du *lento*, moi et mon livre. On n'a pas été philologue en vain, on l'est peut-être encore, ce qui veut dire professeur de lente lecture : — finalement on écrit aussi lentement. Maintenant cela ne fait plus seulement partie de mes habitudes mais aussi de mon goût, — un méchant goût, peut-être ? — Ne plus jamais rien écrire qui n'accule au désespoir toutes les sortes d'hommes “pressés” » (*Aurore*, préface, 5).

Exemple de conclusion

Pour éclairer les futurs candidats, il ne semble pas inutile de donner un exemple de conclusion convenable. Les lignes qui suivent sont extraites de la même copie que l'introduction n°4 ci-dessus : il faut les lire en parallèle. On peut déplorer que la conclusion ne comporte pas de mise en perspective, mais le candidat élabore une réponse claire au problème initialement posé, sans se contenter d'une redite.

Ainsi, même s'il est indéniable que la vie n'a pas de sens par et pour elle-même, c'est justement le propre de l'humain de lui en donner un. Lorsque nous sommes touchés par les doutes, la perte ou la souffrance, c'est toute notre force de vivre qui est atteinte, car nous sommes alors directement confrontés à l'absurdité de nos existences. Le revivre, qui ne sera pas un retour à un état initial mais bien un approfondissement de la connaissance que nous avons de nous-mêmes et des autres, passe d'abord et avant tout par un élan que nous devons générer nous-mêmes. Cet élan, aussi insignifiant puisse-t-il nous paraître, est la clef pour retrouver ce sens perdu le temps d'un instant et justifier nos existences.

IV. Mobilisation du programme

Les candidats de la session 2021 avaient dans l'ensemble une connaissance suffisante du programme pour pouvoir traiter le sujet dans le temps imparti, ce dont on ne peut que se réjouir : le net fléchissement qui avait été observé il y a deux ans ne semble heureusement pas se confirmer. Le jury a même été très agréablement surpris par la précision des références que les meilleurs candidats étaient capables de produire, ainsi que par la finesse de leurs analyses, évidemment valorisées. Dans l'ensemble, on se félicite que le programme ait été davantage cité. Des trois œuvres, *La Supplication* est sans doute celle qui a le plus touché les candidats. Le « roman des voix » a donné lieu à des commentaires réfléchis et sensibles. *Le Gai Savoir*, en revanche, a fait l'objet d'une appropriation moindre. Le recueil d'aphorismes a souvent été mobilisé sur la base de cours appris plutôt que sur celle d'une lecture personnelle. *Les Contemplations* occupaient une position intermédiaire : les candidats ne méconnaissaient pas ce texte classique, mais ils ont eu tendance à se concentrer sur quelques poèmes – les poèmes de deuil du livre IV, et, dans le livre V, « Écrit en 1846 » —, voire sur quelques vers issus desdits poèmes.

Cependant, la mobilisation des œuvres étant variable selon les copies, il y a lieu d'attirer l'attention sur un certain nombre d'écueils. On déplore surtout que les références aient été parfois trop allusives, et insuffisamment contextualisées. Le caractère fragmentaire des œuvres au programme se prêtait pourtant à une mémorisation en contexte, même s'il faut bien reconnaître qu'il s'agissait d'un travail exigeant. Les titres des monologues, poèmes ou aphorismes dont on tirait des citations n'étaient pas systématiquement précisés, et les exemples n'étaient pas toujours assez commentés et mis en relation avec l'idée qu'on se proposait de démontrer. Rappelons-le : un exemple ou une citation ne sont pas probants en eux-mêmes, on doit en dégager l'intérêt par rapport au propos, en restant fidèle à leur signification dans le contexte de l'œuvre. Dans le pire des cas, le recours à la citation nue entraîne un contresens : on a été par exemple très étonné de lire que le dernier vers d'« Écrit en 1855 » témoignait du sens de l'humour de Victor Hugo ! Les souvenirs de lecture imprécis causent des erreurs semblables : certains candidats ont évoqué le patriotisme d'Arkadi Filine (*La Supplication*, « Monologue sur un témoin qui avait mal aux dents et qui a vu Jésus tomber et gémir », p. 94), qui affirme pourtant être mû par un désespoir suicidaire ; d'autres ont considéré que l'idéologie communiste était son défenseur anonyme, qui, incapable de remise en cause après la catastrophe, s'enlise au contraire dans la haine et le ressentiment

(« Monologue d'un défenseur du pouvoir soviétique », p. 204). Plus généralement, les candidats ont parfois eu tendance à mettre sur le même plan tous les témoignages de *La Supplication*, noyant leur hétérogénéité dans une seule parole, celle d'Alexievitch, qui en devenait par conséquent contradictoire et problématique. Autre pierre d'achoppement : cette année, comme lors des sessions précédentes, certains candidats ont « raconté » le contenu des œuvres ou de la vie de leurs auteurs, sans ancrage précis dans les textes. Subsiste enfin une difficulté à confronter réellement les œuvres et les exemples, et à faire ressortir leurs différences, artificiellement gommées au profit de similitudes de surface. Et s'il ne suffit pas de citer pour prouver, juxtaposer les citations n'est *a fortiori* guère suffisant pour comparer. Les meilleurs travaux sont ceux dans lesquels, à partir d'une lecture personnelle et précise – et non de fiches de lectures parfois glanées sur internet et dans lesquelles on risque toujours de trouver des erreurs –, les candidats parviennent à mettre les œuvres au service de leur argumentation.

V. Orthographe et expression

Bien que nombre de travaux soient écrits dans une langue claire et correcte, et parfois même élégante, le niveau d'orthographe et d'expression demeure encore, dans l'ensemble, en-deçà des attentes du jury. Comme chaque année, les noms propres ont été dans certaines dissertations mal orthographiés, et on aurait souhaité voir au moins épargné celui de Tchernobyl. Des erreurs d'orthographe élémentaire telles que les erreurs d'accord ponctuent encore fréquemment les compositions, ainsi que des impropriétés (« confronter une épreuve » au lieu d'« affronter »). On constate également un défaut de maîtrise de la syntaxe et du lexique : alors que le discours peut sembler construit, l'enchaînement des propositions n'a dans certaines copies que l'apparence de la logique. Certes, une expression lourdement fautive est souvent le signe d'une difficulté à élaborer la pensée. Mais il arrive que même les travaux convenables soient ternis par de grossières erreurs. Ils sont évidemment susceptibles d'être moins bien notés que des travaux équivalents sur le plan de la réflexion et de la mobilisation du programme. On ne peut donc que rappeler aux futurs candidats la nécessité de consacrer une partie de la préparation à améliorer leur orthographe, si besoin est, ne serait-ce qu'en faisant un usage plus systématique de dictionnaires désormais facilement accessibles en ligne. Il y a lieu aussi, le jour de l'épreuve, de se ménager un temps suffisant pour effectuer une relecture efficace.

En identifiant les faiblesses qui ont affecté les travaux cette année, et en mettant en évidence les aspects les mieux réussis, nous espérons avoir contribué au succès des futurs candidats. Nous les encourageons à travailler les œuvres avec autant de sérieux et de sensibilité que leurs prédécesseurs, et à envisager le sujet qui leur sera soumis avec toute la rigueur dont nous les savons capables. Les efforts qu'ils auront consentis porteront alors nécessairement leurs fruits.